

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

In an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 721.—SAMEDI, 26 FEVRIER 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cent.
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES TROUBLES A ALGER.—Scène de pillage sur le boulevard Carnot.—(Voir Zig-Zag)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 26 FEVRIER 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-Zag, par Rodolphe Le Fort.—La médianse et l'envie, par Louis-M. Lemerise.—Nos gravures.—Acrostiche.—Ecole littéraire.—Poésie : Le père et l'enfant, par Dr J.-N. Legault.—Nouvelle canadienne : Le revenant de Gentilly, par Louis Fréchette.—Femme varie, par Violette.—Galerie de nos hommes illustres en caricatures.—Un cachot improvisé, par l'abbé H.-A. V...—Poésie : O Flots ! Pourquoi pleurer, par Ada.—A mon père, par Janvier.—La chanson du vent, par Gabriel Clo.—Légendes hongroises, par E. Horn.—La femme.—Petite poste en famille.—Faits scientifiques.—Théâtres.—Nos primes.—Jeux et amusements.—Gravure-devinette.—Feuilleton : Les deux Gosses.—Choses et autres.—Bluettes.—Notes agricoles.—Le jeu de dames.

GRAVURES : Les troubles à Alger : Scène de pillage sur le boulevard Carnot ; Magasin juif incendié ; Bivouac de turcos devant le théâtre ; Prisonniers dans la cour du Palais de Justice ; Une patrouille, rue Bab-Azoun.—Nos hommes politiques en caricature : L'hon. M. Foster.—Portrait de M. Emile Zola.—Les affaires de Chine : La flotte russe à Port-Arthur.—Comment je fais ma tête (9 gravures).—Beaux-Arts : L'Aveu.—Devinette.—Gravure du feuilleton.

A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Un de nos lecteurs de Québec nous signale un article paru dans la *Revue des Deux Frances*, numéro de janvier 1898, et qui nous avait frappé.

Cet article, sorti de la plume de notre aimable chroniqueur, M. Léon Ledieu, est vibrant de patriotisme, et, comme le dit notre bienveillant correspondant, devrait être communiqué à tout Canadien-français.

Tous ceux qui ont lu l'histoire du Canada par notre grand historien Garneau, savent les prodiges accomplis par Lemoyne d'Iberville. Ne serait-il pas de toute justice de lui ériger une statue ?

Pourquoi un homme, étranger totalement au Canada et à son histoire, en a-t-il une sur la place Jacques-Cartier ? N'est-ce pas réellement une dérision, un non-sens ?—Que la Reine ait sa statue, c'est bien ; mais pourquoi pas aussi bien le bourreau Cromwell que Nelson ?

On érige des statues à propos de tout et de rien : un parvenu de la fortune verra la sienne—et si le système

mis en vogue par les grands journaux continue à se développer et à s'étendre, les assassins auront la leur !...

Voyons : il est temps de réagir contre ces aberrations sottes et stupides, et de montrer qu'on sait reconnaître encore la vertu guerrière, la vertu civique, la vertu, en un mot.

Notre correspondant nous dit avec raison, que Montréal et Québec ont chacune un maire canadien-français, hommes éminents tous deux.

Ne pourraient-ils s'associer en cette occasion où ils trouveraient avec eux, non seulement tous leurs administrés, mais encore tous les Canadiens-français du Canada entier ?

C'est Québec, nous semble-t-il, qui devrait posséder la statue du vaillant Lemoyne d'Iberville : que Montréal souscrive généreusement. Quand nous irons à Québec, en nous découvrant devant le héros, nous dirons avec orgueil et fierté : " Et moi aussi, je me suis souvenu de ton héroïsme ! "

Nous avons entretenu déjà nos lecteurs de l'agitation en France, résultat de ce que l'on appelle le Comité Juif, créé pour obtenir par tous moyens la révision du procès d'un officier juif, traître à la France où il est né : car le juif n'a pas de patrie, et pour de l'or, il vendrait son propre père.

C'est en Algérie surtout, où les pauvres Arabes sont mis en coupe réglée par ces *hétérogènes* de n'importe quel pays ils habitent, leurs familles y fussent-elles séculaires, c'est en Algérie surtout que la fureur populaire s'est montrée à son paroxysme à leur égard. Tous les ans, nous lisons des attentats à la propriété du Juif par les malheureux Arabes, tantôt à Constantine, tantôt à Alger, tantôt à Bône ou à Oran, etc.

C'étaient des faits isolés.

Mais cette année, c'est une émeute populaire véritable : à Alger, le quartier des Juifs, leurs maisons, leurs magasins ont été pillés, brûlés, démolis. En vain, le gouverneur-général, M. Lépine, s'est-il interposé : on l'acclamait, on le couvrait de fleurs... quand il était passé avec son escorte militaire, les dévastations recommençaient.

Le dimanche 23 janvier, dans une bagarre, les Juifs tuent un chrétien : M. Félix Cayrol, ouvrier maçon.

A peine la nouvelle de ce meurtre est-elle répandue dans la ville, qu'une foule considérable envahit le quartier de Chartres, les rues Bab-Azoun, Bab-el-Oued, se livre à l'assaut des magasins juifs, tous fermés : tout est brisé, saccagé, réduit en miettes. Au boulevard Carnot, recommence le sac. La maison Féraud, occupée par un nommé Bensbu, est saccagée de fond en comble, un coffre-fort d'un poids énorme est traîné au milieu de la chaussée, enduit de pétrole ; au moment d'y mettre le feu, la troupe arrive, disperse les manifestants. Le lendemain, la foule va achever son œuvre dévastatrice à la même maison : il n'en reste rien.

Alger est semblable à une ville conquise : des troupes nombreuses campent sur toutes les places, les rues sont sillonnées de piquets et de patrouilles.

Plus de deux cents arrestations sont opérées le 23 et le 24 janvier : on découvre, au milieu des manifestants sincères et convaincus, plusieurs de ces individus cosmopolites que l'on retrouve dans toute émeute, gens de sac et de corde, n'ayant rien à perdre et tout à gagner dans ces manifestations de l'effervescence populaire.

Il n'en reste pas moins acquis que les Juifs, croyant commander à la France, ont obtenu un résultat absolument opposé à celui qu'ils attendaient.

Un autre résultat excellent : c'est qu'on a enfin ouvert les yeux sur un écrivain dont les productions sales, dégoûtantes, ont perverti bien des jeunes intelligences en France et ailleurs. N'avons-nous pas vu, ici même, des jeunes gens, des publications même, prôner le style, donner des extraits de la littérature infâme, indigeste, nauséabonde d'Emile Zola ?

L'Académie française connaissait... la valeur ? de l'individu : aussi, l'a-t-elle toujours repoussé loin d'elle. Elle a bien fait.

Fasse Dieu que notre beau Canada ne regrette pas,

la liberté qu'il accorde aux descendants d'Abraham ! Qu'il nous soit permis de regretter, pour notre part, l'acte par lequel, il y a peu d'années, l'hon. lieutenant-gouverneur, sir A. Chapleau, leur a accordé les droits de citoyens ; c'est une faute, et une faute très grave, que pas un texte ne justifie, que rien ne nécessitait.

Loin de nous la pensée d'exciter le peuple contre cette race portant sur tous les points du globe la malédiction divine : mais on admettra bien que la société a un devoir absolu et strict de se protéger.

Seul, le Pape, dans tous les siècles, a pris courageusement la défense de ces misérables : nul, plus qu'eux et mieux qu'eux, ne déverse l'insulte avec sa bave sur notre religion vénérée, sur notre Pontife admiré de tous les plus puissants génies du siècle qu'il domine tous, d'ailleurs, de toute la hauteur de son génie presque divin.

L'Association de la presse canadienne tiendra son assemblée annuelle à Ottawa, les 10 et 11 mars prochain.

D'importantes questions y seront traitées, entre autres, l'affranchissement postal. Nos lecteurs n'ont pas oublié que le ministre des Postes—nous ne savons pas pourquoi—s'est mis en tête d'enlever la franchise de port aux journaux. Ce serait une mesure qu'il regretterait : l'histoire est là pour démontrer que tous ceux qui ont voulu nuire à la presse, comme aussi tous ceux qui ont changé les lois électorales, paient cher ce qu'ils ont fait.

L'inévitable banquet suivra cette assemblée.

. Un terrible malheur a frappé bien des familles aux Etats-Unis. Cette puissance, sans aucune apparence de raison, avait envoyé son cuirassé, le *Maine*, dans les eaux de la Havane.

La plupart des navires de guerre des Etats-Unis ne valent pas grand-chose, mais celui-ci, certes, ne valait pas le vieux fer. Bien des avaries lui étaient arrivées à différentes reprises ; les Américains persistèrent à se servir de cette mauvaise pièce.

Le 15 février au soir, l'énorme patache sautait : malheureusement, plus de deux cent cinquante pauvres marins y perdirent la vie.

Avec une mauvaise foi sans exemple dans les annales du journalisme, beaucoup, et des plus importantes, de nos confrères de New-York et du pays émirent cette idée stupide dans son énormité : Que les Espagnols étaient la cause du désastre !

Nous savons tous que quand on veut tuer son chien, on dit qu'il est enragé !

L'Espagne a noblement répondu à ces attaques méchantes, en faisant donner les soins les plus pressés, dans ses hôpitaux de la Havane, aux nombreux marins blessés du *Maine*.

L'Espagne a bien fait—et elle a bien mérité—.

Nous venons de recevoir, d'un ami du MONDE ILLUSTRÉ, la dernière poésie du Saint-Père Léon XIII : nos lecteurs savent que le Pape, dans la poésie latine, est comparé aux plus grands poètes de l'antiquité.

Nous aurions aimé donner le texte latin que nous avons reçu avec la traduction : nous recommandons cette traduction, où l'art poétique n'est pas observé jusque dans ses derniers détails ; mais le sens est si bien celui de la poésie du Saint-Père ; la concision du latin est si bien rendue par notre distingué collaborateur (d'Acadie, s'il vous plaît !) que ce nous est un réel bonheur de publier cette ode dont le titre, donné par le Souverain Pontife, est celui-ci :

Deo et Virgini Matri Extrema Leonis Vota.

Espérons que ces *Vota* ne seront pas les *Extrema*, et que nous aurons encore bien d'autres poésies si belles, si suaves, de Léon XIII.

DERNIERS VŒUX DE LÉON A DIEU ET A LA VIERGE MÈRE

Léon, ton soleil baisse et ses lueurs tremblantes
Vont bientôt se mêler aux ombres pâlisantes
Qui présagent la nuit.

*Sombre nuit de la mort !... car tu sens dans tes veines
Le sang qui s'engourdit, ces faiblesses souldaines
D'un corps qui dépérit.*

*La mort lance son trait, et bientôt le suaire
Enveloppant tes os s'étendra sous la pierre
Qui clora ton tombeau.*

*Rompant ses liens, ton âme ici-bas exilée
S'élèvera là-haut vers la plage éthérée
Où réside l'Agneau.*

*Ma course est achevée : ô Dieu bon, tendre Père,
Que l'objet de mes vœux, de ma longue carrière
Viennent remplir mon cœur.*

*Puissé-je, dans le ciel, par ton don ineffable,
Contempler ta lumière et ta Face adorable
Dans leur sainte splendeur.*

*Que je te voie, ô Vierge, ô toi qui fus ma mère,
Des mes plus tendres ans ; toi, que mon cœur révère
Plus encore aujourd'hui.*

*Sous ta garde, que j'entre en l'éternel empire
Où, parmi les élus, je veux toujours redire
Ton amour infini.*

P.H.-F. B.

Pour copie conforme :



LA MÉDISANCE ET L'ENVIE

Durant la guerre de sécession, une troupe de confédérés attaqua une petite ville située près des frontières des Etats du Nord. Les habitants, attendant ce siège, s'étaient préparés en conséquence et soutinrent le choc résolument, en espérant des renforts qui leur avaient été promis prochainement.

Les munitions ne leur faisaient pas défaut ; des vivres, ils en avaient en abondance ; des armes, plus qu'il n'en fallait. C'étaient des gens d'une bravoure reconnue, qui avaient déjà fait leurs preuves, et tous, avant la bataille, s'étaient solennellement engagés à mourir et à brûler les drapeaux plutôt que de les souiller aux mains des ennemis.

Cependant, ces derniers, au commencement du siège, interceptèrent adroitement les voies d'eau qui pénétraient dans l'enceinte fortifiée, et les assiégés, ainsi circonvenus, n'ayant pas prévu cette catastrophe, se virent, au bout de quelques jours, livrés aux horreurs du supplice de la soif. Ils souffrirent des tortures indescriptibles, jusqu'à ce que le commandant, touché de compassion à la vue des petits enfants et des femmes qui succombaient martyrs de l'honneur, écouta la voix de la conscience et résolut de déposer les armes.

On avait hissé le pavillon parlementaire, et déjà les stipulations de soumission étaient arrêtées et convenues, quand un phénomène à la fois merveilleux et miraculeux s'interposa entre le triomphe des vainqueurs et la capitulation des vaincus. Juste à ce moment, un boulet ennemi, qui avait été vu décrire une immense courbe dans l'air, vint s'abattre à une courte distance de l'endroit où étaient le commandant et les officiers, et là, s'enfonçant dans la pointe d'une petite colline, la déchira avec fracas et creusa un trou béant d'où s'élança, à l'instant, jaillissante de fraîcheur et bouillonnante d'intrépidité, une source d'eau vive aussi pure, aussi claire, aussi limpide que le cristal.

A la vue de ce spectacle, les assiégés, fous de joie, tombent dans les bras l'un de l'autre : ils s'abreuvent, ils délirent de joie et de triomphe.

Les ennemis furent repoussés.

Souvent il arrive que des personnes fortes, généreuses, charitables et pieuses, sont assaillies par des ennemis, des jaloux, des médissants, des hypocrites. Mais c'est au moment où, las de souffrir, découragés et flétris, ils sentent la tristesse et le désespoir enva-

hir leur âme, qu'arrive un de ces phénomènes extraordinaires, dont le résultat est invariablement désastreux au lâche envieux et accusateur.

Lorsque paraît la lumière de la revendication, qui se répand ordinairement d'une manière lente mais sûre, c'est alors qu'apparaît la beauté de caractère du calomnié et la bassesse de ses détracteurs.

* * *

Que l'homme droit ne s'effraye pas des assauts et des coups que lui donnent les mauvaises langues. Plus il sera, dans le devoir, noble, grand et généreux, plus il doit s'attendre à être vilipendé, amoindri et abaissé. Car il en est des hommes comme des croix aux proportions gigantesques que l'on pose au sommet des clochers élancés des grandes cathédrales. Plus elles sont élevées dans les aïcs, malgré leur largeur, plus elles paraissent petites aux yeux de ceux qui les regardent d'en bas. Le cœur de l'envieux et du calomniateur est trop bas pour voir les choses élevées.

Il n'y a pas de coups reçus qui n'ouvrent pas des plaies dont le sang lave et régénère. La carabine, la balle et la baïonnette font couler le sang du généreux soldat, qui ainsi, lave les insultes faites au drapeau et les injures lancées à la patrie. Les coups que les tyrans donnèrent aux martyrs de la foi, firent jaillir une mer de sang dans laquelle s'engloutit le paganisme et c'est sur elle que depuis des siècles la barque de Pierre a vogué triomphante des vents et des tempêtes. Du coup de lance du calvaire, s'échappa le sang divin qui effaça la tache originelle et réhabilita le genre humain enfoui sous la poussière de l'erreur.

* * *

Il en est de même de la nation canadienne. Dernièrement, après avoir été attaquée par l'A. P. A., elle est sortie de la lutte plus connue, plus aimable, plus belle et plus intelligente aux yeux des nations qui l'environnent.

LOUIS-M. LEMERISE, avocat.

St-Johnsbury, Vt.

NOS GRAVURES

EMILE ZOLA

Nos lecteurs connaissent assez cet écrivain sectaire, haineux, qui, dans l'affaire de son livre sur Lourdes, il y a trois ans, s'est montré incapable de tenir sa parole, tout autant qu'il s'est révélé foncièrement mauvais.

Lorsque les Juifs, disposant d'un nombre respectable de millions réunis par souscriptions parmi les leurs, résolurent de demander la revision du procès d'un traître à la France, le capitaine Dreyfus (car ce traître, malheureusement, c'était un soldat !) ils cherchèrent des plumes vénales ou autres pour soulever l'opinion publique.

Après Scheurer-Kerstner, ancien vice-président du Sénat, l'un des protestants les plus influents de France, que l'on dit de bonne foi dans cette sale affaire, les Juifs eurent la joie de voir l'immonde auteur de *Terre, Débâcle* et tant d'autres insanités, prendre fait et cause pour leur coreligionnaire.

En 1881, Zola écrivait dans le *Figaro* un article écrasant contre les protestants : aujourd'hui, avec les Juifs, il s'est allié aux protestants—et contribue bêtement à risquer l'avenir de sa patrie elle-même, puisque, de toute cette agitation, peut sortir la guerre, dit-on.

Le gouvernement français s'est décidé, enfin, à poursuivre cet insulteur de l'armée française ; et ce procès, suivant les dépêches, menace perpétuellement l'ordre et la paix intérieure et extérieure.

Pauvre France ! Si bonne, mais produisant parfois de ces verrues empoisonnées, comme Zola et ses compères en romans naturalistes ou impies !—F. P.

LES AFFAIRES DE CHINE

Tout le monde sait quels grands événements se déroulent en ce moment dans l'Extrême-Orient. Que sortira-t-il de cette effrayante accumulation de forces navales appartenant à toutes les puissances et qui

semblent avoir fait de la mer de Chine, le rendez-vous inattendu de la marine universelle ? Nul encore ne le sait, et Dieu veuille que la France, au milieu de ces discordes, soit en état de jouer là-bas le rôle qui lui appartient, de défendre son droit, ses clients, ses amis !

Il nous a paru intéressant à ce propos de donner quelques vues des points principaux de cette immense contrée où vont se heurter peut-être les intérêts des peuples européens. Nous commençons aujourd'hui par une vue de Pékin, la ville toujours mystérieuse, même après notre victoire, le refuge suprême de cette civilisation bizarre qui ressemble tant parfois à la barbarie.

Voici Hong-Kong, le port devenu anglais depuis longtemps et que nos pratiques voisins ont su déjà transformer à leur mode, élevant des maisons et des palais européens aux portes mêmes de l'Empire du Milieu.

Voici Port-Arthur, enfin, où les Russes, nos amis, ont obtenu du Fils du ciel l'autorisation de faire mouiller leur flotte et où nous espérons qu'ils pourront demeurer aussi longtemps que d'autres puissances occuperont par le seul droit de la force, des points de la côte chinoise.

Nous espérons pouvoir prochainement montrer à nos lecteurs quelque vue d'Hainan, la grande île voisine du Tonkin où il ne serait que juste de voir maintenant les Français s'installer, pour rétablir un peu, dans ces régions, l'équilibre des forces, menacé par les entreprises de nos rivaux.

L'AVEU

Pourquoi donc paraissait-elle soucieuse, parfois même triste ?

—A moi, ton père, ma douce aimée, je comprends que tu ne veuilles pas confier certains secrets : mais n'as-tu pas, auprès de toi, cet ange que Dieu mit à ton berceau, qui chaque jour veille sur toi—ta mère ?...

Et, docile, l'enfant vint s'agenouiller aux pieds de celle qui l'aime plus que soi-même... sous la caresse maternelle, ses beaux yeux bleus plongés dans ceux de sa mère, elle ouvrit son cœur...

Que dit-elle ?...

Je ne sais : mais elle ne fut plus triste, elle ne parut plus, de ce jour, soucieuse.

O mères ! Quels trésors avez-vous donc en vos âmes ?—F. P.

ACROSTICHE

Ad incognitæ gratiam.

*A R I S T I D E
R T H U D R
E*
Ah ! cesse de pleurer ta douce fiancée :
regarde si le ciel a flétri cette fleur !
on soleil était pur sans doute et ta pensée
ier bercait encor ses rêves de bonheur.
n souffle a tout détruit !... mais ton âme brisée
Etrouvera là-haut l'objet de ta douleur.

ARISTIDE TRUDEAU.

Saint-Michel de Napierville, 1898.

ECOLE LITTÉRAIRE

A la réunion du 1er février, M. Wilfrid Larose, le charmant auteur des *Variétés Canadiennes*, a été admis à l'unanimité membre de l'Ecole. Sa réception officielle a eu lieu vendredi, le 18 courant, au Château Ramsay.

Une foule de questions de la plus haute importance ont été discutées durant la première partie de la soirée, qui s'est terminée par la lecture d'un extrait de roman par M. E.-Z. Massicotte, et un travail historique sur l'Hôtel-Dieu, par M. G.-A. Dumont.

La société non gouvernée, la société qui subsiste par le libre développement de l'intelligence et de la volonté humaine, va toujours s'étendant à mesure que l'homme se perfectionne. Elle devient de plus en plus le fonds social.—(L'UZZOR.

LE PÈRE ET L'ENFANT (1)

A la mémoire de mon fils.

LE PÈRE

Depuis cinq ans, sans un jour de repos,
A ma voix, seuls répondent les échos :
O mort, rends-moi cette douce colombe,
Laisse-moi voir mon enfant dans sa tombe ;
Ouvre ta main semant partout le deuil,
Ouvre, pour moi, ce trop jeune cercueil...
Je ne peux plus... Mon Dieu, que faut-il faire ?
Existe-t-il un plus cruel Calvaire ?
Le cœur meurtri, voir cet ange mourir !
Les bras liés, ne pouvoir le guérir !...
Oh ! laissez-moi verser toutes mes larmes ;
Du désespoir, je tombe sous les armes !...
Moi, l'oublier ! ah, cher enfant, jamais ;
Mon cœur te reste, affolé de regrets...
Au Ciel, dit-on, s'envolent tous ces anges ;
Du Dieu puissant, ils chantent les louanges.
Ne pourraient-ils les redire ici-bas,
Bien mollement balancés dans nos bras ?
Leur doux souris ! n'est-ce pas la prière
Portant à Dieu l'encens d'un tendre père ?...
Je veux mon fils, aux sublimes elans :
Rendez-le moi, si beau dans son printemps.
Ne trompez pas mes espérances nées,
Je m'en souviens : il avait trois années,
Dans son babil ses traits étaient si doux,
Son cœur si noble et ses yeux des bijoux !...
O mère aimante, inventant la caresse
Dont on inonde un fils dans son ivresse,
Écoute-mot, viens partager mes pleurs,
Toi, tu pourras comprendre mes douleurs.
Souvent brisée au souffle des souffrances,
D'un deuil si cher, tu sais calmer les trances...
Voici minuit, l'heure des trépassés !...
Réponds, mon fils, à mes vœux empressés ;
Viens dans mes bras et je vais te sourire...
Ciel ! Arrêtez !... Ah !... Les Cieux !... Le porphyre !...
Mon fils est là !... Je le vois !... Je l'entends !...
Approche, enfant !... Je suis seul !... Je t'attends !...

LES ANGES (chœur)

Honneur ! Hosanna ! Gloire !
O Séraphins brûlant d'amour,
Exaltons la victoire
De Dieu, Roi de notre séjour.
De Jésus, notre maître,
Nous couronnons le front divin ;
Ciel, nous ayant fait naître,
Nous pardonnons votre larcin !

LE PÈRE

Le Paradis vient d'envahir la terre !
Chantez, chantez, votre voix m'est si chère...
Mon cœur se brise, à vos divins accords...
Mais... O mon fils !... Je vis de tes transports !...
Mon Dieu, merci... Cette hymne d'allégresse,
Frappant mes sens, adoucit ma faiblesse.

LES ANGES (chœur)

Sur nos pères chéris,
Dieu, répandez votre clémence,
Et sur leurs cœurs flétris,
Versez le baume d'espérance.
Frères, chantons encor
Nos mères, ces glorieux anges,
Qui, dans la pourpre et l'or,
Immortalisent nos phalanges.
Nous, Séraphins, ivres d'amour,
Exaltons la victoire
De Dieu, Roi de notre séjour,
Honneur ! Hosanna ! Gloire !

LE PÈRE

Mon fils ! mon fils ! Ne m'abandonne pas
Sans un adieu ! sans venir dans mes bras !

L'ENFANT (harpe)

Pardonnez-moi, mon père,
Si j'ai fui vers les cieux ;
Les crimes de la terre
Bien vite ont clos mes yeux.
La céleste Patrie
Me couvre de sa main :
Au Ciel, je sers Marie
Et je dors sur son sein !

Mon trône et ma couronne
Sont d'or et de saphyr
Tous les jours je te donne
Un doux et long soupir.
Ne verse plus de larmes
Et crois au Rédempteur :
De Jésus plein de charmes
Reste le serviteur.

(1) Tous droits réservés.

Depuis longtemps je pare
Un trône à mes côtés,
Et j'orne une guitare
Aux accords velontés.
Je t'attends, tendre père,
Ah ! ne crains pas la mort,
Car ton enfant espère
Te recevoir au port.

LES ANGES (chœur)

Alleluia ! Voici la Vierge,
Qui vient nous réclamer.
Des Cieux, Elle a franchi la berge,
Accourons l'acclamer.
Honneur ! Hosanna ! Gloire !
O Séraphins brûlant d'amour,
Exaltons la victoire
De Dieu, Roi de notre séjour ;
De Jésus, notre maître,
Allons ceindre le front divin.
Ciel, nous ayant fait naître,
Nous pardonnons votre larcin.

LE PÈRE

Mon Dieu !... Mon Dieu !... Je vous renets mon âme ;
Cueille mon cœur... C'est un torrent de flamme,
Eponse !... Adieu !... Je vais vers notre enfant...
Retourne aux Cieux... ô mon fils... triomphant.

LES ANGES (chœur)

Frère chéri, cueille l'anémone
De ce dernier soupir,
L'amour l'a conduit à son trône
Et comblé son désir.
De Jésus notre maître,
Courons ceindre le front divin,
Ciel, nous ayant fait naître,
Nous pardonnons votre larcin.
Honneur ! Hosanna ! Gloire !
O Séraphins, brûlant d'amour,
Exaltons la mémoire
De Dieu, Roi de notre séjour.
Alleluia ! Victoire !

J. R. Legault

NOUVELLE CANADIENNE

LE REVENANT DE GENTILLY

Si vous demandez à quelqu'un s'il croit aux revenants, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent il vous répondra : Non.

Ce qui n'empêche pas qu'il se passe, ou tout au moins qu'il se raconte des choses bien inexplicables.

Témoin l'histoire suivante que je tiens du père d'un de mes confrères, un homme de profession libérale, à l'esprit très large et très éclairé, sur qui la crédulité populaire n'avait aucune prise, et dont la bonne foi était — vous pouvez m'en croire — au-dessus de tout soupçon.

Voici le récit qu'il nous fit un soir, à quelques amis et à moi, en présence de sa femme et de ses trois fils, avec le ton sérieux qu'il savait prendre quand il parlait de choses sérieuses.

Je lui laisse la parole.

« Je ne prétends pas, dit-il, qu'il faille croire à ceci et à cela, ou qu'il n'y faille pas croire ; je veux seulement vous relater ce que j'ai vu et entendu ; vous en conclurez ce que vous voudrez.

« Quant à moi, je me suis creusé la tête bien longtemps pour trouver une explication, sans pouvoir m'arrêter à rien de positif ; et j'ai fini par n'y plus songer. C'était en 1823.

« J'achevais mes études au collège de Nicolet, et j'étais en vacances dans le village de Gentilly, avec quelques-uns de mes confrères et deux ou trois séminaristes en congé auprès de leurs parents.

« Nous fréquentions assidûment le presbytère, où le bon vieux curé du temps, très sociable, grand ami de la jeunesse, nous recevait comme un père.

« C'était un fier fumeur devant le Seigneur, et pendant les beaux soirs d'été nous nous réunissions sur sa véranda pour déguster un fameux tabac canadien que le bon vieillard cultivait lui-même avec une sollicitude de connaisseur et d'artiste.

« A onze heures sonnait :

« — Bonsoir, mes enfants !

« — Bonsoir, monsieur le curé !

« Et nous regagnions nos pénates respectifs.

« Un soir — c'était vers la fin d'août, et les nuits commençaient à fraîchir — au lieu de veiller à l'extérieur, nous avions passé la soirée à la chandelle, dans une vaste pièce où s'ouvrait la porte d'entrée, et qui servait ordinairement, de bureau d'affaires, de fumoir ou de salle de causerie.

« Coïncidence singulière, la conversation avait roulé sur les apparitions, les hallucinations, les revenants ou autres phénomènes de ce genre.

« Onze heures approchaient, et le débat se précipitait un peu, lorsque monsieur le curé nous interrompit sur un ton quelque peu inquiet :

« — Tiens, dit-il, on vient me chercher pour un malade.

« En même temps, nous entendions le pas d'un cheval et le roulement d'une voiture qui suivait la courbe de l'allée conduisant à la porte du presbytère, et qui parut s'arrêter en face du perron.

« Il faisait beau clair de lune ; quelqu'un se mit à la fenêtre.

« — Tiens, dit-il, on ne voit rien.

« — Ils auront passé outre.

« — C'est étrange.

« Et nous allions parler d'autre chose, quand nous entendîmes distinctement des pas monter le perron, et quelqu'un frapper à la porte.

« — Entrez ! fit l'un de nous.

« Et la porte s'ouvrit.

« Jusque-là, rien d'absolument extraordinaire ; mais jugez de notre stupéfaction à tous, lorsque la porte se referma d'elle-même, comme après avoir laissé passer quelqu'un, et que, là, sous nos yeux, presque à portée de la main, nous entendîmes des pas et comme des frôlements de soutane se diriger vers l'escalier qui conduisait au premier, et dont chaque degré — sans que nous pussions rien apercevoir — craqua comme sous le poids d'une démarche lourde et fatiguée.

« L'escalier franchi, il nous sembla qu'on traversait le corridor sur lequel il débouchait, et qu'on entra dans une chambre s'ouvrant droit en face.

« Nous avions écouté sans trop analyser ce qui se passait, ahuris et nous regardant les uns les autres, chacun se demandant s'il n'était pas le jouet d'un rêve.

« Puis les questions s'entrecroisèrent :

« — Avez-vous vu quelqu'un, vous autres ?

« — Non.

« — Ni moi !

« — Nous avons entendu, cependant.

« — Bien sûr.

« — Quelqu'un entrer...

« — Puis traverser la chambre...

« — Puis monter l'escalier...

« — Oui.

« — Puis s'introduire là-haut.

« — Exactement.

« — Qu'est-ce que cela veut dire ?

« Et, à mesure que nous nous rendions compte de ce qui venait d'arriver, je voyais les autres blémir et je me sentais blémir moi aussi.

« En effet, nous avions tous bien entendu...

« Et sans rien voir...

« Nous n'étions point des enfants, cependant, et le courage ne nous manquait pas.

« Le curé prit un chandelier, j'en pris un autre ; et nous montâmes l'escalier.

« Rien !

« Nous ouvrîmes la chambre où le mystérieux personnage avait paru s'enfermer.

« Personne !

« Absolument rien de dérangé ; absolument rien d'insolite.

« Nous redescendîmes bouleversés et parlant bas.

« — C'était pourtant bien quelqu'un.

« — Il n'y a pas à dire.

« — Et vous n'avez rien découvert ?

« — Pas une âme !

« — C'est renversant.

« En ce moment un bruit terrible éclata dans la

chambre que nous venions de visiter, comme si un poids énorme fût tombé sur le plancher.

“ Le vieux curé reprit froidement sa chandelle, remonta l'escalier et entra de nouveau dans la chambre.

“ Personne ne le suivit cette fois.

“ Il reparut pâle comme un spectre ; et pendant que nous entendions des cliquetis de chaînes et des gémissements retentir dans la chambre qu'il venait de quitter :

“ — J'ai bien regardé partout, mes enfants, dit-il ; je vous jure qu'il n'y a rien ! Prions le bon Dieu.

“ Et nous nous mîmes en prière.

“ A une heure du matin, le bruit cessa.

“ Deux des séminaristes passèrent le reste de la nuit au presbytère, pour ne pas laisser le bon curé seul ; et les collégiens — j'étais fort tremblant pour ma part — rentrèrent chacun chez soi, se promettant toutes sortes d'investigations pour le lendemain.

“ La seule chose que nous découvrîmes furent, en face du presbytère, les traces de la voiture mystérieuse, qui apparaissaient très distinctes et toutes fraîches, dans le sable soigneusement ratissé de la veille.

“ Inutile de vous dire si cette histoire eut du retentissement.

“ Elle ne se termina pas là, du reste.

“ Tous les soirs, durant plus d'une semaine, les bruits les plus extraordinaires se firent entendre dans la chambre où l'invisible visiteur avait paru se réfugier.

“ Les hommes les plus sérieux et les moins superstitieux du village de Gentilly venaient tour à tour passer la nuit au presbytère, et en sortaient le matin blancs comme des fantômes.

“ Le pauvre curé ne vivait plus.

“ Il se décida d'aller consulter les autorités du diocèse ; et, comme Trois-Rivières n'avait pas encore d'évêque à cette époque, il partit pour Québec.

“ Le soir de son retour, nous étions réunis comme les soirs précédents, attendant le moment des manifestations surnaturelles, qui ne manquaient jamais de se produire sur le coup de minuit.

“ Le curé était très pâle, et plus grave encore que d'habitude.

“ Quand le tintamarre recommença, il se leva, passa son surplis et son étole, et, s'adressant à nous :

“ — Mes enfants, dit-il, vous allez vous agenouiller et prier ; et quel que soit le bruit que vous entendiez, ne bougez pas, à moins que je ne vous appelle. Avec l'aide de Dieu je remplirai mon devoir.

“ Et, d'un pas ferme, sans arme et sans lumière — je me rappelle encore, comme si c'était d'hier, le sentiment d'admiration qui me gonfla la poitrine devant cette intrépidité si calme et si simple — le saint prêtre monta bravement l'escalier, et pénétra sans hésitation dans la chambre hantée.

“ Alors, ce fut un vacarme horrible.

“ Des cris, des hurlements, des fracas épouvantables.

“ On aurait dit qu'un tas de bêtes féroces s'entre-dévoraient, en même temps que tous les meubles de la chambre se seraient écrabouillés sur le plancher.

“ Je n'ai jamais entendu rien de pareil dans toute mon existence.

“ Nous étions tous à genoux, glacés, muets, les cheveux dressés de terreur.

“ Mais le curé n'appela pas.

“ Cela dura-t-il longtemps ? je ne saurais vous le dire, mais le temps nous parut bien long.

“ Enfin le tapage infernal cessa tout à coup, et le brave abbé reparut, livide, tout en nage, les cheveux en désordre, et son surplis en lambeaux...

“ Il avait vieilli de dix ans.

“ — Mes enfants, dit-il, vous pouvez vous retirer ; c'est fini ; vous n'entendrez plus rien. Au revoir ; parlez de tout ceci le moins possible.

“ Après ce soir-là, le presbytère de Gentilly reprit son calme habituel.

“ Seulement, tous les premiers vendredis du mois, jusqu'à sa mort, le bon curé célébra une messe de *Requiem* pour quelqu'un qu'il ne voulut jamais nommer.



ÉMILE ZOLA

“ Voilà une étrange histoire, n'est-ce pas, messieurs ? conclut le narrateur.

“ Eh bien, je ne vous ai pourtant conté là que ce que j'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles, — avec nombre d'autres personnes parfaitement dignes de foi.

“ Qu'en dites-vous ?

“ Rien ?

“ Ni moi non plus.”

Lucie Frichette

FEMME VARIE

Voilà une maxime tout à la fois ancienne et moderne, puisqu'on y trouve toujours matière à causerie. Ce n'est pas, à vrai dire, tout ce qu'il y a de plus favorable à notre sexe. Heureusement que bien souvent, les circonstances sont là pour réfuter la vérité de cet axiome et confondre ceux qui appuient trop fortement sur cette matière.

Mais je pense... Ce défaut qu'on attribue à la femme ne serait-il pas, par hasard, le “ corollaire ” de la malignité des hommes ?

Elle est inconstante, mais n'est-ce pas bien souvent parce qu'on lui donne raison de l'être ? Elle est bavarde, n'est-elle pas plutôt trop expansive ?

Quoi qu'il en soit, à mon avis, cette fois, la partie n'est pas égale. Pourquoi donc parler si fréquemment de la femme et si rarement de l'homme ? Le sujet en serait-il trop hasardeux, comme je le pensais naguère, ou bien ce sphynx charmeur reste-t-il inattaquable

malgré l'évidence ? C'est donc qu'il est demeuré, en dépit des siècles, sous l'égide de quelque déesse bienveillante ?

Pourtant, si cela était, il ne penserait pas, ce me semble, que le cœur de la femme est un labyrinthe... N'est-ce pas lui plutôt qui est pour nous une énigme vivante ? Sait-on jamais ce qui se passe au fond de cet être tout aussi mystérieux que la femme, sinon plus. Ce regard qui, parfois, semble révéler toute son âme, en est-il vraiment le reflet ?

Ces langueurs caressantes qui le voilent, ces vivacités troublantes qui l'enflamment, ces lueurs irradiées qui le divinisent, toutes ces choses que dans ses yeux on croit lire ne sont-elles pas trop souvent que mensonges ? Enfin, comment discerner la sincérité des uns de la fourberie des autres, tout n'ont-ils pas à peu près les mêmes procédés ?

Mais là, ce n'est pas à moi qui n'ai que des propos futiles, qu'il convient d'élucider cette question préalable, qui du reste, semble dépasser ma faible intelligence. Je laisse donc la partie aux philosophes, abandonnant la victoire à quiconque pourra sans sourciller soutenir cette thèse importante.

Et quel qu'en soit le résultat, le doute alors faisant place à la certitude, serait pour moi, je crois, comme on me l'a dit déjà, la fin d'une ère fatale.

Et maintenant je me retire en doutant fort que l'on aime à s'aventurer sur un terrain aussi brûlant.

Violette

La sincérité sans la courtoisie, l'austérité sans la charité, et la justice sans la miséricorde, sont trois vertus en possession du secret de se faire maudire. — COMTE DE NUGENT.

GALERIE DE NOS HOMMES ILLUSTRÉS EN CARICATURES

PAR EDMOND-J. MASSICOTTE



L'HONORABLE M. FOSTER

UN CACHOT IMPROVISÉ

Tous les hommes sont fous, a dit un grand poète de l'antiquité, c'est-à-dire chaque homme divague sur certain sujet, ou plutôt, chaque homme a une manie qui lui est propre. L'un aime une chose, l'autre n'en veut pas entendre parler. Celui-ci veut de tout, celui-là n'aime rien.

Il est impossible de se soustraire à cette loi, que nous appellerons *loi des manies*, et mon mauvais ange m'en a gratifié comme les autres. Ma folie porte sur ma vie de collègue. J'en parle à tous mes amis et je fatigue de mes racontars tous ceux qui m'approchent de trop près. Puis, quand j'ai blasé tous mes auditeurs et qu'ils m'ont abandonné, je me surprends souvent à cette belle époque de ma vie passée !

N'allez pas croire que je veuille vous raconter ici quelque chose que j'aie déjà servi à plusieurs sauces différentes, et dont mes amis ne veulent plus. C'est tout au contraire, quelque chose d'inédit qui jusqu'à ce jour, a échappé à ma loquacité indiscrète.

Or, il s'agit de ce temps lointain où je n'étais encore

qu'élève de sixième. Je partageais les labours et les plaisirs d'une institution de haute renommée, avec trois cents confrères, tous gais lurons mais bons enfants.

Nous bâtissions, pour l'avenir, des châteaux plus beaux et plus riches que ceux des *Mille et une Nuits*.

Démosthène et Cicéron n'étaient que des enfants auprès de nos jeunes orateurs.

Sophocle et Euripide étaient éclipsés par nos dramaturges. L'étoile de Bossuet pâlisait devant l'élégance de nos futurs ministres du Très-Haut. L'un de nous se faisait fort de laisser, loin derrière lui, les deux Dumas et Daudet ! Son premier roman voyait mourir tous ses héros dès le premier chapitre. Personne pour leur rendre les derniers devoirs, mais le romancier trouverait moyen de les ressusciter, et cela n'était qu'une bagatelle pour lui !

Laurier, Chapleau et Mercier serait forcés de céder leurs places à de plus dignes. Le pays avait les yeux sur nous et ne pouvait progresser que par notre génération qui, à notre point de vue, était la génération du lendemain.

Ces beaux rêves étaient parfois brusquement inter-

rompus par un pensum ou une correction quelconque. Nous prenions alors la vie de collègue en grippe et nous nous décourageons dans cette voie de la gloire. Mais, à cet âge, une larme est vite séchée et se remplace facilement par un sourire. Le pensum est à peine fini qu'on n'y pense plus.

Cependant nous avions un récalcitrant dans nos rangs, il s'est trouvé un traître parmi les douze apôtres. Il se crut un jour obligé de déroger à cette règle de l'oubli des punitions. Il voulut nous quitter car, disait-il, il ne pouvait plus supporter cette discipline si incompatible avec ses goûts de plaisir et de liberté.

Il choisit l'heure et le moment où le surveillant est occupé ailleurs et il escalade le mur d'enceinte. Ce mur avait une hauteur de huit à dix pieds, mais pour un écolier cela n'est qu'un jeu. Le voilà donc à travers champs et marais.

Notre directeur n'était pas homme à manquer une si belle occasion de se distinguer ! A peine est-il averti qu'il chausse ses longues bottes et se met à la poursuite du déserteur. Toutes les circonstances sont contre celui-là.

Nous étions au printemps et l'eau coulait par torrents dans les rigoles et les fossés. La terre était toute détrempée et M. le Préfet était un homme d'environ deux cents livres, très peu habitué aux exercices violents. Au contraire, le héros du moment, enfant d'une quinzaine d'années, était allégre et bien portant. Ce fut une véritable chasse, et des plus originales.

Notre collègue n'avait pas assez de châtis pour donner place à tous les curieux ! Les deux coureurs enjambaient clôtures, fossés, mares d'eau, rien ne les arrêtait, excepté, toutefois, les forces qui diminuaient chez tous deux, mais plus vite chez l'enfant. Vint un moment où elles lui manquèrent complètement et il dû s'arrêter puis... revenir. C'était là le plus humiliant.

Aussi le gamin jure ses grands dieux qu'il ne boira pas jusqu'à la lie, le calice de ses déboires. Il repartira avant le soir.

Le cas est embarrassant. Le Préfet ne peut s'arrêter à surveiller un seul élève, quand il doit en avoir trois cents, et tous les professeurs sont occupés ! On veut consulter le supérieur de la maison ; on veut voir le règlement. Celui-ci n'a pas prévu le cas ; celui-là ne veut pas en prendre la responsabilité. Le directeur est plongé dans une profonde méditation. Tout à coup il se frappe le front et s'écrie, tout triomphant : " J'ai trouvé ! " puis il part avec son prisonnier.

A l'extrémité de notre salle de récréation, sous un escalier, se trouvait une armoire où le surveillant avait l'habitude de mettre sa cloche. Il y plaçait également pelles, balais, pics, haches et tout cet attirail qui sert ordinairement aux écoliers. Cette armoire avait tout à fait l'air d'un cachot. Elle en avait la grandeur, l'obscurité, et même un peu l'humidité. Une porte épaisse, revêtue de deux énormes serrures, en fermait solidement l'entrée. Le tout aurait résisté aux plus redoutables assauts des Vandales et des Visigoths.

C'est vers cette sombre demeure qu'est dirigé notre malheureux condisciple. Il y est enfermé.

Après le dîner, nous n'avons rien de plus pressé que de nous rassembler aux environs de ce cachot et de nous amuser aux dépens du déserteur. En guise de sympathie, nous faisons pleuvoir sur lui des quolibets de toutes sortes. Le trou de la serrure peut à peine les laisser passer tant le nombre en est grand !

Mais, à notre tour, une déception nous attendait. Nous aurions voulu voir sortir l'oiseau de sa cage, ou du moins l'entrevoir quand le pion prendrait sa cloche. Il ne la prit pas ce matin là, et nous fit monter sans prendre de rangs. Aussitôt après, notre confrère fut mis en liberté.

Il est maintenant un des hommes éminents de Montréal, et il me disait, il y a quelques années, que ces deux heures de cachot avaient eu une grande influence sur toute sa carrière et avaient admirablement réformé son caractère.

Honneur à l'idée lumineuse de notre préfet de discipline !

Acadie, février 1898.

ABBÉ H.-A. V.

O FLOT ! POURQUOI PLEURER ?

A la mémoire de F.-J. O'R.

*Là-bas, dans la saussaie, il est un beau village
Qui se mire au cristal du fleuve Saint-Laurent.
Les flots bouleversés murmurent tristement
Dans un dernier soupir, en mourant sur la plage,
Un chant plaintif et lent.*

*O mon beau Saint-Laurent ! Ne calme plus ton onde
Pour le bercer, rêveur, mirer ses traits chéris !
Ne gonfle plus tes flots, aux rivages fleuris,
Pour le voir en ton sein, baigner sa tête blonde,
Ses charmes sont flétris.*

*O Flot ! ne cherche plus la voix douce et sonore,
Qui chantait le bonheur, du printemps les retours ;
Et toi pour l'écouter tu suspendais ton cours
Dormant sous les tilleuls pour l'écouter encore,
Pour l'écouter toujours.*

*Un seul jour, il parut au banquet de la vie,
Trempa sa lèvre à peine au vase du bonheur ;
Aspirant en son âme au plus sublime honneur
Il voulut s'élever au Ciel, douce patrie,
Voler vers le Seigneur.*

*Ah ! ne le cherchez plus ! coulez, ondes plaintives !
Que vos chants, vos soupirs, montent vers l'Éternel ;
Que vos pieux accords, disent avec le ciel
Lorsqu'un nouveau printemps fleurira sur vos rives
Son bonheur immortel.*

*O Flot ! ne pleure plus.—Et vous, feuilles jaunies,
Tourbillonnez, couvrez son sépulcre gélif,
Quand le souffle vernal vous chassera, plaintif
Il ira du tombeau baiser les fleurs bruniées
Croissant au pied de l'if.*

ADA.

A MON PÈRE

ANNIVERSAIRE

Mot sonore et grave qui fait vibrer l'âme de joie ou de douleur—selon le souvenir qu'il évoque...

Celui qui inspire ces lignes, hélas ! rappelle un jour bien triste et bien sombre, un jour d'inénarrable angoisse, un jour d'adieu suprême à une mère chérie !

Un an,—oui, voilà un an,—je dirais plutôt un siècle—qu'elle n'est plus, celle qui donnait tant de charme à notre existence, qui illuminait notre vie d'un rayon si ardent, d'un amour si tendre. Elle est partie quand est revenu le printemps, cruelle ironie !—C'est lui, le printemps, qui aurait dû fuir—et nous laisser maman !

Mais... au ciel on la voulait fêter... Onze petits anges, là-haut rendus bien avant elle, lui tendaient les bras en souriant, en l'appelant *Maman* et de leurs doigts mignons, en l'attendant, lui tressaient une magnifique couronne de fleurs pour sa récompense.—Dites-moi, pouvait-elle résister à tant d'attraits sublimes ?...

Aux splendeurs divines on la connaît : elle avait tant lutté, tant souffert ! et puis son âme était si belle, si richement ornée ! Pourquoi ici-bas serait-elle demeurée, n'est-ce pas ? et elle est partie !... Ah ! Qui dira jamais la douleur d'un enfant qui n'a plus sa mère ! Qui pourra jamais bien rendre l'intensité d'une pareille souffrance ! !—C'est la nuit en nos cœurs.

Mon Dieu ! Quel deuil ! ! !

Vois-tu, mère chérie, comme on pleure en te regrettant ? Non, tu ne vois pas notre chagrin constant et nos cœurs brisés—et nos âmes éperdues. Tu ne vois rien de triste, là-haut, parce que, au ciel, le bonheur est sans nuage... Ah ! qu'il fait sombre ici sans toi !—Si tu pouvais venir nous consoler de ta présence, un instant, rien qu'une minute...

Mais pourtant,—non, ne les quitte pas, les cieux ; tu les regretterais bien sûr ! Il fait triste ici, va...

Je voudrais, mère chérie, dire ta louange. Pour chanter tes vertus, que n'ai-je une lyre sublime !—Ah ! si j'étais poète, que mon luth se ferait doux et vibrant pour dire à tous, *maman*, ta vaillance chrétienne, ton héroïsme maternel !

Le Bon Dieu avait fait ton âme si belle et si touchante ! Si grande ! Si magnanime !

On se rappelle tes saints exemples de dévouement, de charité. Les pauvres aussi s'en souviennent et ta mémoire est vénérée !

Ah ! La mort n'a rien enlevé à notre amour pour toi. Elle en fait un culte ! elle l'idéalise ! et ton souvenir, ton image sont là, profondément gravés dans nos cœurs, inaltérables dans leur douceur infinie.

On t'aimait tant quand tu faisais notre bonheur ! on te chérissait, on t'adorait, on t'admirait ! et encore ! et toujours ! Oui toujours, mère chérie, l'on t'aime, l'on t'adore et l'on t'admire ! ! !

Pardon, lecteurs sympathiques, d'être venue assombrir une page de votre journal par des lignes si tristes.

Un an et demi plus tôt, je vous aurais dit en de joyeux accents un propos charmant, une illusion toute rose.

Mais aujourd'hui... Je pleure. Hélas.

A quoi tient le bonheur ?... on est heureuse, on chante en aimant la vie que l'on poursuit gaiement, sans regret du passé, sans souci de l'avenir—qui nous fait un sourire—quand soudain tout change !

Au détour d'une allée de bonheur, le malheur est là lui, l'impitoyable ! qui nous frôle de son aile froide et noire malgré notre jeunesse enthousiaste, nos riants espoirs et nos rêves enchanteurs, malgré tout ! il est là qui nous enlace de son bras funeste ! et pourtant... quand on commence à vivre et que pour toujours une mère chérie nous quitte, ah ! c'est irréparable ! ! !

JANVIÈRE.

Ottawa, 1898.

LA CHANSON DU VENT

Le Vent souffle dans les bois rajeunis son rire doux qui les éveille. C'est la chanson des promesses.

Dans sa marche lente qui les ondule, il sème partout la vie, les germes producteurs et la fécondité. L'harmonieuse mélodie de sa caresse attire la Créature, l'enveloppe tout entière dans un irrésistible besoin d'activité, et de sa voix doucement captivante en sa fraîche tiédeur, il jette aux hommes un mot unique, un mot plein d'espérance : "Travaillez."

Puis, comme un rêve, il passe, car il doit faire là-bas ce qu'il a fait ici, et la Créature, secouant sa torpeur, chante son inquiétude dans le mot du Vent : "Travaillons."

Le Vent souffle dans les bois feuillus la musique de sa voix chaude. C'est la chanson tentatrice.

Insinuante et subtile, sa griserie voluptueuse pénètre les cœurs d'une ardente et généreuse passion ; son murmure enivrant leur révèle l'activité qui les étirent. Presque imperceptible, son chant berce la Créature étourdie de son exubérance propre, et l'entraîne aux débordements que lui chante sa voix toujours incitante : "Aimez-vous."

Puis, comme un rêve, il passe, car il doit faire là-bas ce qu'il a fait ici, et la Créature, grisée de la chanson qu'elle a peine à comprendre, répète, inconsciente et non lassée, la chanson du Vent : "Aimons-nous."

Le Vent souffle dans les bois jaunies un murmure de satisfaction. C'est la chanson des lassitudes.

De la Créature inassouvie dans son imprévoyance, il cherche vainement à se faire comprendre. La rage des passions réfractaires contraint son chant à plus de force, et dans les feuilles dorées pleuvant sous la fureur à peine contenue de son exhortation, il met un appel qui s'entend : "Reposez-vous."

Puis, comme un rêve, il passe, car il doit faire là-bas ce qu'il a fait ici, et la Créature brisée de l'ardeur qui s'éteint, obéit à l'appel, et le redit, vaincue : "Reposons-nous."

Le Vent souffle dans les grands bois sa chanson méchante. C'est la chanson des orages.

Il passe en tourbillons tumultueux, et la Créature surprise se recueille, bercée durement par la voix furieuse toute chargée de Pensées. Les âmes recroquevillées se tordent dans les convulsions d'un martyre douloureux, d'un enfantement pénible. Insensible toujours, il gronde en mécontent comme agité

d'un secret désir, toujours inassouvi, il jette avec fureur, dans les grands squelettes défeuillés, un ordre que les arbres redisent ainsi qu'une menace : "Pensez et Produisez."

Puis, comme un rêve, il passe, car il doit faire là-bas ce qu'il a fait ici, et la Créature obéissante, répète effrayée, la chanson du vent qui tinte encore : "Pensons et Produisons."

Le Vent souffle dans les bois rajeunis son rire doux qui les éveille. C'est la chanson des promesses.

Puis, comme un rêve, il passe, car il doit faire là-bas ce qu'il a fait ici, et la Créature, secouant sa torpeur, chante son inquiétude dans le mot du vent : "Travaillons."

GABRIEL CLO.

Extrait de la "Nouvelle Revue,"

LÉGENDES HONGROISES

LE VIEUX CORDONNIER

Après une longue promenade sur la terre, Jésus, qu'accompagnait saint Pierre, éprouva un vif appétit. La maison d'un vieux cordonnier était tout proche, les voyageurs y entrèrent et demandèrent quelque chose pour apaiser leur faim.

Le cordonnier, sans faire attendre longtemps, mit sur la table un plat où se trouvait de l'oie et du riz ; il ajouta un beau pain blanc et une cruche de vin. Il invita les voyageurs à se mettre à table ; le repas leur plut probablement, car lorsqu'ils se levèrent le plat était vide ; au moment de partir, Jésus dit au vieux cordonnier :

—Mon brave homme, tu nous as fort bien accueillis, et pour te récompenser, j'accomplirai trois de tes désirs ; demande ce qui te plaît.

Le cordonnier demanda d'abord que jamais l'oie rôtie ni le pain blanc ne manquassent sur sa table, secondement que la cruche de vin ne fût jamais vide.

Saint Pierre s'était glissé derrière lui et le tirant par la manche :

—Ton salut éternel, ton salut éternel !

Mais le cordonnier ne l'écoutait pas et formula son troisième désir : "Vive toujours."

Notre-Seigneur lui promit l'accomplissement de ses trois désirs. Le cordonnier n'avait plus besoin de travailler ; il trouvait toujours sur sa table l'oie rôtie et le pain blanc ; le vin ne manquait jamais. Mais le temps passait, l'homme valide d'autrefois était devenu un pauvre vieillard, recroquevillé, ce n'était plus qu'une ombre. La vie lui était devenue à charge, il essaya de mourir, il se pendit, il se jeta dans la citerne ; mais en vain. La mort ne voulait pas de lui.

Ne voulant plus rester sur la terre, il alla frapper à la porte du ciel et demanda à saint Pierre de le laisser entrer.

—Ce n'est pas possible, lui dit saint Pierre, je t'ai dit autrefois de demander ton salut éternel, te ne m'a pas écouté, maintenant va-t'en en enfer.

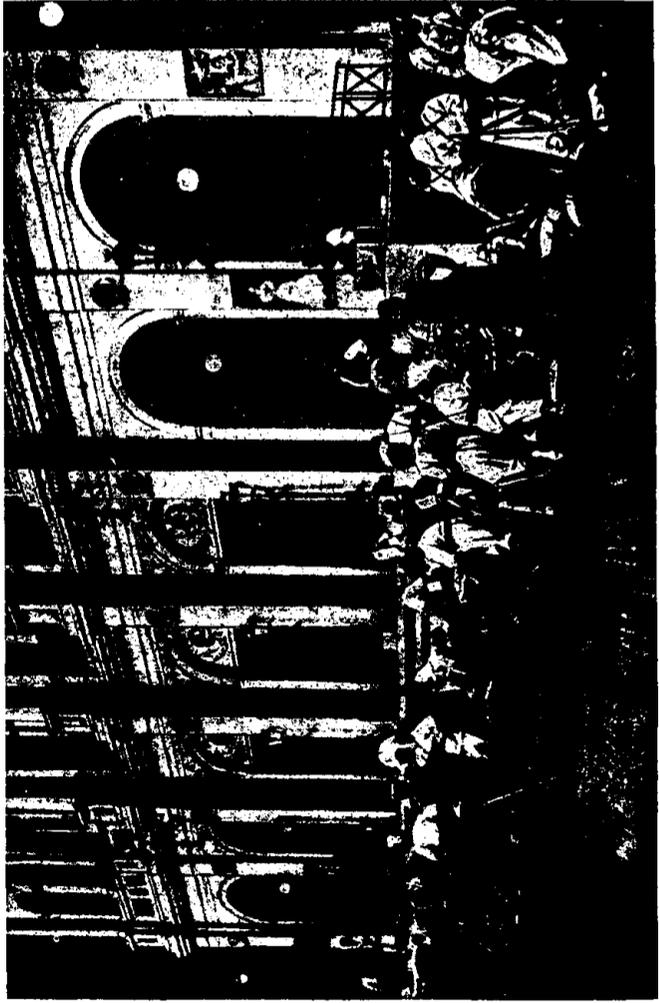
Le vieux cordonnier se dirigea vers l'enfer, demanda à Satan de le laisser entrer ; mais le diable ne voulut rien entendre, et il ferma la porte, en criant au vieillard de se sauver bien loin.

Que faire maintenant, que devenir, puisqu'on ne voulait de lui ni au paradis ni en enfer. Tout au bord de la demeure de Satan, il y avait un vieux chêne, le cordonnier y grimpa et s'assit sur une branche couverte de feuilles jaunies. Comme on était en automne, le vent soufflait, il emporta les feuilles, le cordonnier était devenu tellement petit et léger qu'il fut entraîné au fond d'un gouffre. Et ce fut ainsi qu'il pénétra enfin dans sa dernière demeure.

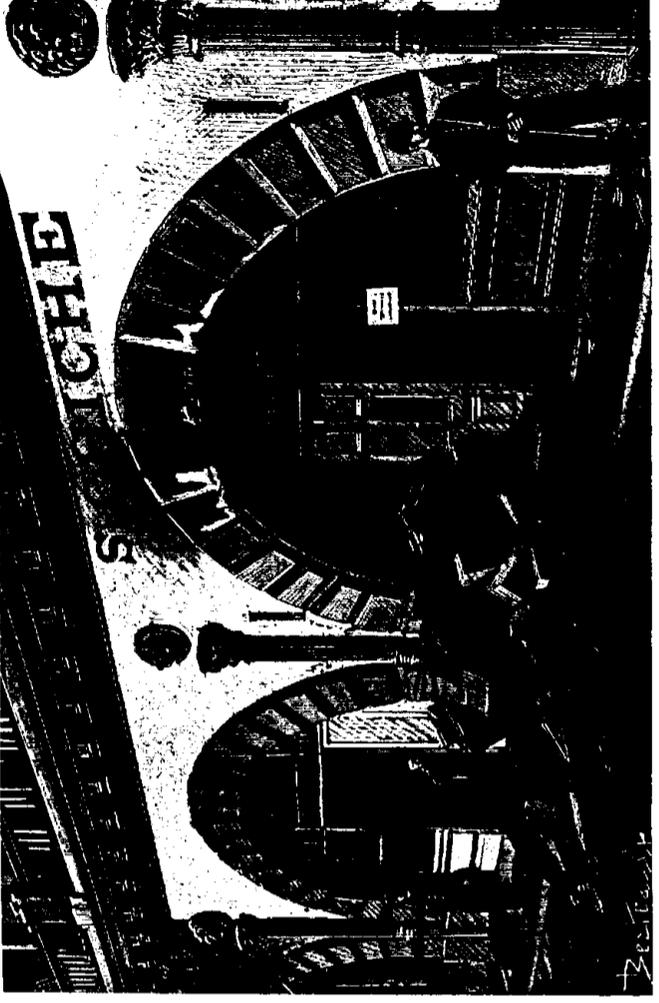
E. HORN.

Lauréat de l'Académie Française.

Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'enfer que l'on doit avoir en sa vie, contre des heures délicieuses.—MONTESQUIEU.



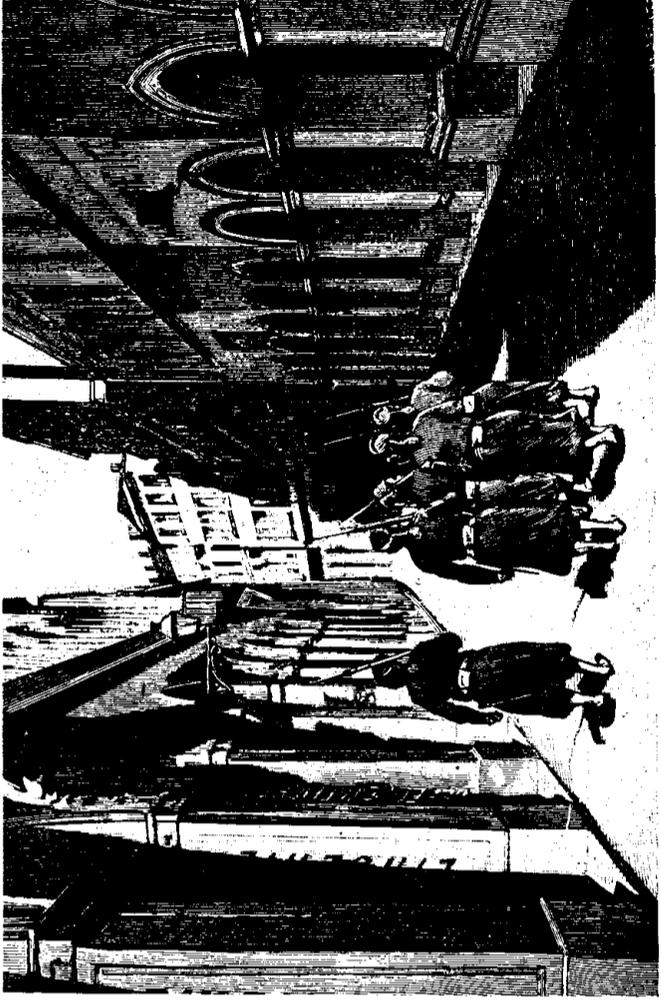
Bivouac de turcos devant le théâtre



Magasin juif incendié



Prisonniers dans la cour du Palais de Justice



Une patrouille, rue Bab-Azoun

LES TROUBLES A ALGER



BEAUX ARTS.—L'AVEU

FAITS SCIENTIFIQUES

LA VUE CHEZ LES INSECTES

On a publié la curieuse photographie d'un portrait carte vu à travers l'œil composé d'un Dytique, mais l'insecte voit-il autant d'images qu'il a de facettes ? Des expériences faites par M. Plateau, en Belgique, viennent de montrer qu'en général un filet à mailles très larges laissant des ouvertures de 2 centimètres, largement suffisantes pour laisser librement passer les abeilles, les guêpes et les autres mouches, les empêche cependant de passer, en général. Donc elles ne voient pas ces ouvertures et n'ont qu'une vue confuse du filet. L'auteur publie les conclusions suivantes : 1o un filet tendu n'arrête pas les insectes ailés d'une façon absolue ; 2o Au vol, les insectes se comportent comme s'ils ne distinguaient pas les ouvertures du filet ; ils tournoient comme devant une surface sans solutions de continuité ; 3o le passage direct au vol est toujours rare. Dans l'immense majorité des cas, l'insecte doit d'abord heurter le filet ou s'y poser. Dès ce moment, il passe comme tout animal passerait par un orifice à l'entrée duquel il se trouve ; 4o la seule explication possible de ces faits repose sur le défaut de netteté de la vision à l'aide des yeux composés : les fils du filet, comme pour nous les hachures d'une gravure vue à distance, leur donnent l'illusion d'une surface continue. L'insecte se croit devant un obstacle plus ou moins translucide, mais où il ne perçoit pas d'ouvertures. (*Bulletin de la Société Astronomique*).

LA STABILITÉ DES CONSTRUCTIONS ÉLEVÉES

Les vibrations des constructions élevées ont toujours été pour les amateurs de merveilleux le thème de récit, les plus fatastiques. N'a-t-on pas dit, notamment, que pendant une forte bourrasque, la lanterne de la Tour Eiffel décrit un arc de près de 9½ pieds de développement. Toutes les personnes qui ont eu l'occasion de faire l'ascension de ce monument ou même simplement celle d'une flèche de cathédrale à des moments où le vent faisait rage, sont intimement convaincus d'avoir constaté des oscillations inquiétantes. La manie des constructions gigantesques qui sévit actuellement aux États-Unis, aura au moins eu pour effet de démontrer combien ces assertions sont exagérées. En effet M. Fierner a procédé, durant une tempête des plus violentes qui a sévi en janvier dernier aux États-Unis, à des observations sur les vibrations occasionnées par le vent, dans un bâtiment de 22 étages. L'observateur ne possédait qu'un fil à plomb et un niveau à bulle d'air, mais étant donné la vitesse du vent (82 milles à l'heure soit 37 m. à la seconde) et la grande surface du bâtiment exposée à l'action du vent (plus de de 8,000 pieds) ces instruments auraient dû indiquer tout au moins une légère déviation. En effet en calculant l'effort exercé par un vent d'une pareille violence sur une telle surface, on constate qu'il n'est pas inférieur à 332 tonnes. Malgré cela on n'a observé aucun mouvement ni dans le fil à plomb ni dans la bulle du niveau. Sans doute des appareils de précision auraient indiqué quelques légères oscillations, mais en somme on voit que l'imagination joue un grand rôle dans les déplacements dont nous avons parlé tout à l'heure.

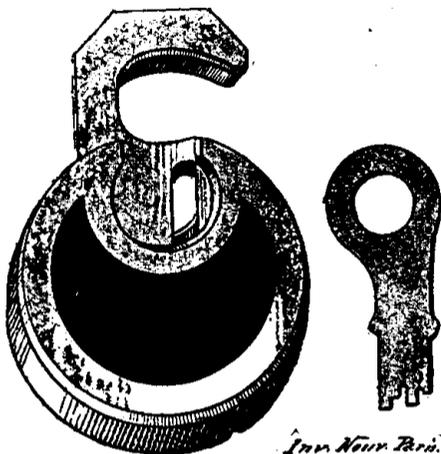
UN CADENAS PRATIQUE

Pour obvier au manque de sécurité que donnent les anciens types de cadenas à clé, plusieurs constructeurs ont imaginé des cadenas à combinaisons. Ces appareils sont très résistants, mais ont l'inconvénient de ne pas être d'un emploi commode dans l'obscurité, une cave par exemple, où il faut s'éclairer pour faire jouer le mécanisme. C'est un ennui qui se complique d'une perte de temps.

Un constructeur américain a eu l'idée de remédier à ces défauts en réalisant un cadenas basé sur le même principe que la serrure à pompe, que tout le monde connaît. Ici, les broches sont remplacées par des leviers à ressort placés à différentes hauteurs. La clé est, comme le montre le dessin, une simple lame plate en acier présentant des encoches et saillies correspondant aux divers leviers au nombre de six, dans le modèle qui nous occupe. Il suffit d'introduire cette clé dans la fente très étroite ménagée à la partie inférieure

du cadenas et d'exercer une légère pression pour que les leviers déclenchent simultanément et dégagent le pêne. Le cadenas s'ouvre aussitôt. Pour le refermer, il suffit d'appuyer sur le pêne.

Le moindre changement dans la hauteur d'un des leviers et dans la profondeur de l'entaille correspondante de la clé suffit pour qu'un second cadenas ne puisse pas être ouvert par la clé du premier. Comme les combinaisons de ce genre peuvent se faire à l'infini sans la moindre difficulté, on conçoit que le fabri-



cant n'a aucun intérêt à faire deux cadenas semblables et que dès lors une fermeture de ce genre donne une garantie que l'on ne saurait avoir avec les autres systèmes de cadenas. On voit d'ailleurs que l'effraction du cadenas pour qui ne possède pas la clé est une opération impossible à moins de le briser, ce qui ne laisse pas que d'être assez difficile, car il est beaucoup plus robuste que les cadenas ordinaires.

L'ART CULINAIRE

Glace à la vanille.—Délaissez huit jaunes d'œufs dans une pinte de lait sucré d'une demi-livre de sucre ; vanillez fortement ; mettez sur le feu en tournant sans arrêter ; faites épaissir, mais ne laissez pas bouillir ; lorsque la crème est bien épaisse, mettez-la dans la sorbetière et faites prendre entourée de glace pilée et salpêtrée.

Lièvre rôti à la finnoise.—Passez au beurre, carottes, oignons, laurier, navets, mouillez avec moitié bouillon moitié vinaigre, versez bouillant sur un lièvre piqué de lardons, étendre dans une terrine après avoir été dépouillé et passé à la braise. Couvrez hermétiquement, laissez mariner pendant quinze heures, faites cuire à la broche, arrosez de marinade, servez avec le jus de la lèche-frite mêlé à quelques cuillerées de crème aigre.

Haricot de mouton.—Prenez des hauts de côtelettes, faites revenir dans du beurre et un peu de lard en dés ; après couleur prise, retirez vos morceaux, faites un roux foncé, remettez vos morceaux, salez, poivrez, ajoutez thym, laurier, oignons, persil, ail : à mi-cuisson, mettez des navets et des pommes de terre et laissez achever de cuire à tout petit feu.

THÉÂTRE FRANÇAIS

Diplomacy, une traduction d'une pièce française de Sardou, sera jouée cette semaine. On dit grand bien de cette pièce, pour la mise en scène de laquelle l'administration du Théâtre Français n'a rien épargné. M. Byrne y paraîtra : on se le rappelle, quand il jouait à ce même théâtre l'an dernier. Il passait alors pour l'un des meilleurs acteurs de la troupe. M. E. Phillips vient de rentrer de New-York, dit-on, avec beaucoup d'excellents artistes de variétés.

La pièce qui sera jouée durant cette semaine, ne l'a été que deux fois à Montréal : la première fois, il y a dix-huit ans, la seconde, il y a quatre ans.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—J.-B. Cartier, 127, rue St-Christophe ; A. Langlais, 359, rue des Seigneurs ; A. Lionuais, 405, rue St-Hubert ; Mme Edouard Boyer, 295a, Avenue Laval ; Joseph Guilbert, 2819, rue Notre-Dame ; F.-X. Gagnon, 280, rue St-Laurent ; H. Tremblay, 226, rue Aqueduc ; Mlle Blanche Lacombe, 187, rue Chatham.

Pointe Saint-Charles.—Jos.-F. Guérin, 99, Avenue Ash.

Québec.—Edouard Laporte, 78, rue Sinai, St-Sauveur ; François Marquis, 23, rue Langevin, St-Roch.

Lévis.—Edouard Bourassa, rue Fraser.

Sherbrooke.—A.-M. Richer.

Ste-Ursule.—Révd M.-E. Béliveau.

Ottawa.—Alexis Boulanger, 401, rue St-Patrice.

Carnduff, Assa.—Ed. Laurent.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Le Premier peut en l'échangeant,
Quatre fois satisfaire
A l'aumône ordinaire,
Faible soulagement
Qu'on donne au mendiant ;
L'Autre décore un gentillâtre ;
Le Tout vive, gaie et folâtre,
Sait intriguer pour un amant,
On l'éconduire adroitement,
Amuser le public, faire rire au théâtre.

ÉNIGME

Je suis eau sans être liquide,
Je suis une poussière humide
Qui se forme chez Jupiter.
Ma froideur échauffe la terre :
Et quand je te viens visiter,
Elle ne craint point le tonnerre.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 720

Logogriphe.—Livre et ivre.

Enigme.—L'ombre.

Rébus.—Il est plus doux de donner que de recevoir.

Mot à mot : I—lait plus doux—deux dos—nez—queue—deux RE—ç'œufs—VOIR.

Ont deviné : Mme A.-E. Jacques, Inst. ; Joséphine Drouin, Montréal ; Alph. Villeneuve, Montréal ; Mme Jules Beaudoin, St-Cécile de Nasham ; Joseph Faille, Laprairie.

GRAVURE-DEVINETTE



—Vois-tu, cette pauvre vieille, comme elle est chargée ? Si nous conduisions sa hotte ?

—Où vois-tu une vieille ?

LA FEMME

A LA MAISON ET LE MARI CHEZ LE MARCHAND DE VIN

La pluie tombe à flot, une humidité glacée pénètre dans la mansarde aux murs crevassés. La pauvre femme est appuyée sur la table où elle vient de servir à ses enfants le dernier morceau de pain du logis. Après l'avoir dévoré, tous deux ont regardé leur mère, et, comme ils lui ont vu les yeux plus rouges et le teint plus pâle que de coutume, ils n'ont point osé parler de leur faim mal apaisée. L'ainé s'est accroupi devant le foyer éteint, le plus jeune s'est assis sur les genoux de la malheureuse, qui l'a enveloppé d'un lambeau de châle et qui le berce machinalement dans ses bras. La pâle clarté d'une chandelle éclaire ce tableau, et un silence de mort règne dans la triste demeure. Les deux enfants se sont assoupis tandis que leur mère, la tête penchée et les yeux à demi fermés, fait dans sa mémoire la revue du passé.

Elle se voit jeune fille, pleine de courage et de confiance, arrangeant, avec celui dont elle doit porter le nom, le roman de son avenir. Elle entend ses promesses, elle revoit les riantes perspectives qui s'ouvraient devant ses yeux ! Travail à deux gaiement poursuivi, enfants grandissant dans une modeste abon-

dance, vieillesse paisible enrichie par les épargnes de l'âge mûr et couronnée par les joies d'une famille heureuse.

A ces souvenirs des premiers rêves succèdent ceux de la réalité. Le ménage rangé et laborieux dont rien n'a encore troublé le bonheur ; un peu plus tard, les nouvelles connaissances faites par Antoine, ses habitudes changées, son travail négligé, ses absences toujours plus longues, ses retours après les nuits d'ivresse, ses violences et son insensibilité !

Huit années se sont écoulées ainsi, et elles ont suffi pour conduire le bon ouvrier au fond de cet abîme de paresse, d'intempérance, et d'endurcissement d'où il est si difficile de remonter.

Repliée sur elle-même, elle a perdu l'espérance ; lasse de lutter, elle laisse venir les dernières douleurs comme un soldat blessé et sans armes reçoit les derniers coups ; et écrasée, la malheureuse mère laisse retomber sa tête, sans penser que la langueur douloureuse qui la gagne peut être son dernier sommeil.

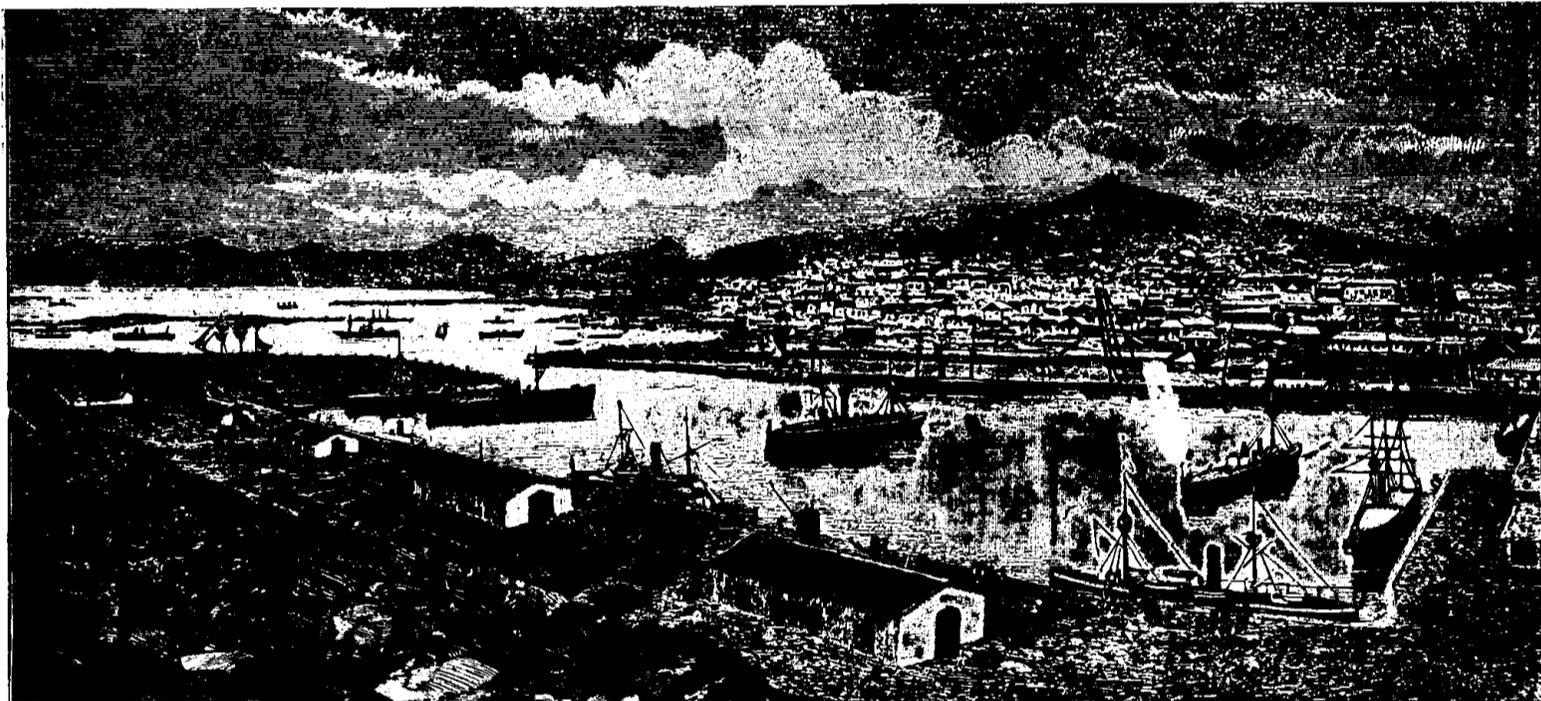
C'est un soir d'orage, des torrents de pluie grondent le long des gouttières sonores, le brouillard s'épaissit dans la mansarde mal fermée, le froid de la nuit devient plus piquant, la chandelle consumée jette ses dernières lueurs !

L'ainé des enfants s'est éveillé ; un frisson parcourt

ses membres endoloris, sa tête brûlée, la soif le dévore ; il appelle sa mère tout bas : mais Marguerite ne répond rien ; l'enfant appelle plus haut, il pleure, et la mère, que ces larmes éveillent des plus profonds sommeils, reste toujours silencieuse. L'enfant s'étonne, il ne pleure plus, mais il cherche les genoux de Marguerite. Il saisit la main ; elle est glacée ! L'enfant crie épouvanté ; la mère reste sans mouvement et sans réponse !

Alors une indicible épouvante le saisit, il court à la porte de la mansarde, il descend l'escalier, il s'élance dans la rue, à travers les tourbillons de pluie, il traverse les ruisseaux boueux qui inondent la chaussée, il va sans rien sentir, sans rien voir, sans rien chercher, que la lanterne qui indique de loin, la porte de l'estaminet où Antoine passe ses soirées.

Le spectacle change, au lieu du silence et de l'abattement lugubres de la mansarde, ce sont des chants, des bruits de verres et des éclats de rire. Autour d'une table sont six buveurs, éclairés par les lueurs fantastiques d'une torche enflammée. Au milieu se tient l'amphitryon, viveur jadis millionnaire. Le vice a laissé son empreinte sur ses traits défigurés. La pipe d'une main et le verre de l'autre, il répète une chanson à boire. Ses invités écoutent avec le sourire cynique ou la vague insensibilité de l'ivresse.



LES AFFAIRES DE CHINE. — La flotte russe à Port-Arthur

Etudiez ces visages, sur chacun desquels le vice décrit quelque lamentable histoire ! Ici, à gauche, est un ancien Alcibiade de carrefour, toujours fidèle à ses principes de vivre aux dépens des autres. Près de lui, ce buveur qui s'amuse à faire monter dans l'air des spirales de fumée, est un banqueroutier qui se console philosophiquement d'avoir ruiné sa famille et ses amis. A ses côtés se tient un fumeur aux jambes croisées, sérieusement occupé, depuis sa naissance, de jouir et de ne rien faire. Sa vieille mère a travaillé pour lui tant qu'elle a vécu ; sa femme, qui l'a plus tard nourri de son labeur, est morte à la peine ; aujourd'hui, sa fille-brode dans un grenier et veille une partie des nuits pour entretenir son oisiveté ! Quant à cet homme au visage éteint, assis à la droite de l'amphitryon, et qui ne peut plus soulever son verre, il travaille lui, mais seulement à l'heure où les honnêtes gens dorment !

L'enfant, qui a atteint la porte du marchand de vin, regarde à travers le vitrage : il cherche des yeux le père et le reconnaît enfin, au coin de la table, endormi sur une chaise et son verre renversé devant lui. Il se glisse doucement derrière les buveurs, il arrive jusqu'à Antoine, qu'il s'efforce d'éveiller.

— Père, père, écoute-moi ! il n'y a plus de pain à la maison ; la mère n'a point mangé aujourd'hui ni hier, et ce soir elle s'est endormie, et je ne suis pas capable

de l'éveiller, j'ai peur ! Père, il faut venir, car la mère est malade, elle va mourir !

Peut-être rouvrira-t-il enfin les yeux à cette voix de l'enfant ; peut-être ces mots terribles : " La mère va mourir ! " arriveront-ils au fond de son ivresse et trouvera-t-il la force de s'arracher à l'orgie pour monter à la mansarde où la pauvre femme dort enfin en repos ! Mais que vous importe ! pauvres petits enfants dont les caresses n'ont pu retenir votre père et qui avez eu faim si longtemps sans qu'il en ait souffert ! Le cercueil de votre mère une fois cloué, il retournera aux amis qu'il a laissés là-bas, et vous devez vous prendre par la main pour aller frapper à l'hospice des orphelins, car là où Marguerite n'a pu trouver le cœur d'un mari, ses enfants ne trouveront jamais le cœur d'un père.

PETITE POSTE EN FAMILLE

J.-M.-Witfrid B., Montréal.—Nous regrettons vivement, croyez-le, de ne pouvoir donner suite à votre projet, qui a cependant toutes nos sympathies.

Sam. G., Montréal.—Votre morceau paraîtra : vous savez que nous sommes surchargés. Il faut un peu de patience à tous nos chers collaborateurs.

FAITS SCIENTIFIQUES

MOYEN DE RECONNAITRE SI UN OBJET EST EN OR

Sans pierre de touche, on peut reconnaître si un objet est en or. Il suffit, pour cela, de le frotter sur un caillou en silex, de manière qu'il reste une trace métallique. On approche ensuite de cette trace une allumette enflammée, si le métal est de l'or, la trace métallique restera, sinon elle disparaîtra.

TREMPE DE L'ACIER PAR L'ÉLECTRICITÉ

M. Taux, de Strasbourg, a imaginé un procédé de trempe de l'acier consistant à tremper les pièces, préalablement chauffées, dans un bain conducteur traversé par un courant électrique. Un forêt ainsi trempé à l'électricité a percé un morceau de fonte d'obus deux fois plus vite que ne l'aurait fait un forêt du meilleur acier obtenu par la trempe ordinaire. Or, l'outil examiné à la loupe n'a présenté aucune altération. Une scie circulaire trempée à l'électricité a coupé des barres de fer avec une facilité surprenante. Avec un ciseau d'acier électrique, on a pu trancher à froid une barre d'acier de 1½ pouce de largeur sur ½ pouce d'épaisseur. La partie tranchante du ciseau n'a porté aucune trace de fissure ou d'altération quelconque

LES DEUX GOSSÉS

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Carmen fut bouleversée. Elle avait cru démontrer à M. de Saint-Hyrieix qu'elle ne ressentait aucune inclination pour lui, et elle avait été jusqu'à se persuader qu'il avait cessé de s'illusionner sur ce point.

Cette demande en mariage, au milieu des pénibles incidents qui se produisaient, causait à la jeune fille une sensation presque douloureuse.

Elle rendait pleinement justice à M. de Saint-Hyrieix ; il s'était conduit en parfait galant homme ; pourquoi n'avait-il pas su se faire aimer ?

Était-ce donc si difficile ? Carmen était-elle si fantasque et si romanesque ?

Elle savait pourtant qu'un délicieux et étonnant roman d'amour, comme celui qui s'était dénoué par le mariage de Georges et d'Hélène, ne constituait pas la règle générale en matière d'hyménée.

M. de Saint-Hyrieix ne lui avait pas produit l'effet d'un futur mari ; c'était le beau capitaine Robert d'Alboize qui avait su faire battre le cœur de la chère enfant. Celui-là lui apparaissait vraiment en fiancé.

Elle ne s'illusionnait pas. L'officier, avec sa droiture naturelle, lui avait tenu le langage que sa loyauté lui commandait, bien qu'il partageât l'ardente sympathie qu'il avait commencé par lui inspirer.

Robert et Carmen, au train dont marchaient les événements, ne se reverraient peut-être jamais.

Cela valait mieux sans doute ; cela leur éviterait de nouveaux désenchantements.

La comtesse interrogea sa fille :

— Que dois-je répondre à M. de Saint-Hyrieix ?

— Que je ne m'attendais pas à sa demande.

— Est-ce vrai ?

— Je ne m'y attendais plus et j'en éprouvais une sorte de soulagement.

— Comme tu es injuste pour ce charmant et excellent homme, qui est fait pour te rendre heureuse.

— Dites-lui que je veux longuement réfléchir.

— Longuement !

— Eh bien ! oui, chère mère. . . . Vous ne pouvez m'en blâmer.

— Je voudrais, ma pauvre enfant, que tu t'en rapportasses à ta mère. . . . J'ai bien étudié M. de Saint-Hyrieix. Tu ne peux rencontrer un meilleur parti. . . . dans ta position.

— Ah ! fit Carmen avec amertume, voilà pour vous l'argument décisif. . . . Je le comprends, chère maman, et je vous supplie de ne pas croire que je méconnaisse vos intentions. . . . Vous ne voulez que mon bonheur, je le sais, je le sens à chacune de vos paroles. . . . Mais vous me permettez bien de le vouloir aussi, puisque je suis la principale intéressée.

— En principe, M. de Saint-Hyrieix ne l'est pas. . . .

— Oh ! mon Dieu ! maman, ne me demandez pas une appréciation sur lui ; elle ne serait pas équitable. . . . Je vous ai comprise. . . . Je lui ai rendu justice, mais il arrive dans un moment si troublé que j'ai une peine infinie à envisager la réalité des faits. . . . Permettez-moi de vous répéter que je désire réfléchir. . . . Je vous ai dit longuement tout à l'heure, cela n'est pas exact. . . . Je vous demande huit jours avant de répondre un oui ou un non catégorique et sans appel. . . . Est-ce montrer trop d'exigence.

— Non, certes, reconnut la maman, qui, à défaut d'un consentement immédiat, ne pouvait qu'être satisfaite du court délai réclamé.

Carmen consulta Hélène ; sans se récuser, celle-ci ne se prononça pas. Elle répéta les objections qu'elle avait présentées à la comtesse douairière, et dont la principale visait la disproportion d'âge qui existait entre Carmen et celui qui la recherchait.

M. de Saint-Hyrieix, n'ayant pas reçu d'avis contraire, vint le soir.

Il n'était pas assez fat pour supposer que Mlle de Kerlor avait consenti avec enthousiasme au mariage ; mais il s'estimait heureux

que sa demande n'eût pas été écartée par une de ces brusques décisions dont il savait coutumier l'esprit prime sautier de Carmen.

Après s'être entretenu avec la mère, qui lui avait fidèlement rapporté les paroles de la jeune fille, Saint-Hyrieix prit la résolution de ne rien précipiter.

Il adressa quelques mots tendres à Carmen, mais il le fit avec beaucoup de mesure, et tout le reste de la soirée il s'exprima comme s'il n'avait pas fait acte de prétendant.

La comtesse le regardait et regardait sa fille. Mlle de Kerlor comprenait, une fois de plus, combien sa mère tenait à ce mariage. Carmen se sentit un peu découragée. Pour refuser M. de Saint-Hyrieix, il lui fallait des motifs plausibles ; elle n'avait même pas l'intention d'en chercher.

Le seul homme qu'elle eût épousé avec joie s'appelait Robert d'Alboize.

Elle eut soudain un grand coup au cœur.

Robert lui avait fait comprendre qu'il devait la fuir, parce qu'elle était une riche héritière et qu'il était à peu près sans fortune ; mais, aujourd'hui, depuis la débâcle du *Crédit général de l'Ouest*, c'était Carmen qui se trouvait pauvre, peut-être plus pauvre que lui.

Elle soupira.

Robert ignorait ce changement dans leurs destinées. Il était à Stockholm. Il n'avait pu oublier sa petite amie de Kerlor ; mais l'absence et le temps effaceraient peu à peu ce souvenir.

Carmen se sentait un grand vide dans le cerveau ; il lui semblait qu'elle n'était plus la même ; elle éprouvait un grand mécontentement intime ; elle se blâmait de torts imaginaires.

M. de Saint-Hyrieix continuait à se montrer d'une amabilité qui lui conciliait les bonnes grâces de la maman.

La douairière lui demanda s'il avait reçu des nouvelles de Paris.

— Oui, répondit Firmin ; elles sont encore un peu confuses ; cependant je crois entrevoir une solution beaucoup moins désastreuse que celle qui paraissait s'imposer tout d'abord.

M. de Saint-Hyrieix expliqua que le *Crédit général de l'Ouest* avait encore un actif très important.

L'établissement était en faillite, mais les créanciers pourraient toucher une répartition assez élevée.

Il rappelait que deux ans auparavant, une banque célèbre avait sombré dans des conditions identiques, et que le syndic de la faillite avait donné soixante-dix pour cent aux actionnaires qui croyaient avoir tout perdu.

Les opérations d'un établissement de ce genre sont très complexes. Il suffit d'une panique pour déterminer la catastrophe ; cependant, au milieu de spéculations désastreuses, il en est d'autres qui suivent leur cours et qui atténuent considérablement le déficit.

Personnellement, Jacques Ronan-Guinec était perdu. Il avait usé de toutes les ressources disponibles ; mais il n'avait pu entraver d'aucune façon les opérations à termes, faites très régulièrement.

Mme de Kerlor prêta-t-elle trop d'attention à la conférence économique et financière de M. de Saint-Hyrieix ? Eprouva-t-elle une soudaine fatigue causée par le surmenage des jours précédents ?

Toujours fut-il que soudain un éblouissement lui monta au cerveau et qu'elle devint très pâle.

Carmen alla en toute hâte chercher la potion que le médecin avait ordonnée en prévision de ces malaises ; au bout d'un quart d'heure la douairière déclara qu'elle se sentait beaucoup mieux.

On devine l'émoi causée par cet incident. Depuis l'arrivée d'Hélène, Mme de Kerlor n'avait pas été malade, et les alarmes de ses enfants s'étaient progressivement atténuées.

La mère eut un sourire résigné.

— Allons ! dit-elle, je ne suis pas tout à fait débarrassée de cette vilaine oppression. . . . Il faudra encore quelque temps pour me guérir.

Mme de Kerlor tendit la main à Saint-Hyrieix, qui était très affecté.

— A demain, madame la comtesse, prononça-t-il.

Le diplomate prit congé.

Les trois enfants de Mme de Kerlor s'empressèrent autour de leur mère.

Elle les rassura.

— Ce n'est rien, prétendit-elle. . . . Je ne souffre plus. . . .

— Ma chère mère, reprit Georges, il ne faut pas vous tourmenter au sujet de notre fortune ; M. de Saint-Hyrieix nous a exposé les faits avec une grande lucidité. . . . Quoi qu'il arrive, vous savez bien que rien ne sera changé dans votre existence.

— Ce n'est pas cela, répondit la douairière. . . . Ou du moins je me consolerais de cette perte d'argent si Carmen était aussi heureuse que tu l'es, mon cher Georges.

Des larmes jaillirent des yeux de la jeune fille.

Les paroles se pressaient sur ces lèvres, et pourtant elle ne dit rien, sinon qu'elle ferait tout au monde pour éviter une contrariété à sa chère maman.

Le lendemain, le docteur La Roche, mandé par M. de Kerlor, vint voir la malade, à qui il prescrivit un repos de deux jours.

Les enfants le questionnèrent anxieusement.

Il répondit :

— Il n'y a encore rien de grave : mais il faut à notre chère comtesse une tranquillité d'esprit absolue. . . . Sans cela, je prévois de redoutables complications.

Carmen soupira ; son parti était pris, de façon irrévocable.

Elle rentra dans la chambre de sa mère et lui dit :

— J'épouserai M de Saint-Hyrieix.

XXXIV

VOYAGE DE NOCES

Le mariage de Carmen eut lieu au printemps de l'année suivante, à Paris, à l'église de la Madeleine.

L'assistance fut des plus brillantes ; les voûtes sonores répercutèrent les voix harmonieuses des hautes personnalités artistiques dont les journaux devaient célébrer le succès le lendemain.

Quand le prêtre étendit la main sur les deux nouveaux époux, Mlle de Kerlor, perdue dans ses voiles blancs, comme dans un nuage, baissa tout émue le front sous le geste large du ministre de Dieu.

Saint-Hyrieix, grave, plus décoratif que jamais, légèrement pâle, portait néanmoins sur sa physionomie un reflet d'intime satisfaction.

L'élégante assistance, qui occupait toute la nef, murmura t en regardant les époux :

— Comme ils paraissent s'aimer !

Les curieux, les indifférents mêmes, qui passaient dans les bas-côtés de l'église, répétaient :

— Que c'est beau, un grand mariage ! . . . Comme on doit s'adorer après une pareille cérémonie.

Quand Carmen et Firmin sortirent de la sacristie et traversèrent l'église, précédés par le suisse en culottes courtes, qui faisait retentir les dalles sous les coups mesurés de sa hallebarde ; quand ils eurent franchi le seuil de l'édifice ; quand ils descendirent, dans un soleil radieux, les marches, au milieu d'une haie de spectateurs, ils entendirent cent fois ces mots :

— Qu'ils sont heureux !

Et pourtant, Carmen, au moment solennel de la bénédiction nuptiale, n'avait pas adressé à Dieu les remerciements éperdus qui jaillissent ordinairement à pareil moment des lèvres des jeunes femmes.

Elle l'avait cependant imploré du plus profond de son âme, de toute la ferveur de sa foi de vierge ; elle l'avait supplié de réaliser les espérances que la bonne comtesse de Kerlor lui avait fait concevoir, et de lui donner la grâce toute bourgeoise, toute roturière, toute simple, d'aimer son mari.

La famille de Kerlor était installée au bois de Boulogne. Il était convenu que le magnifique hôtel du Parc-des-Princes serait habité par les deux ménages. La comtesse douairière avait passé l'hiver auprès de ses enfants. Sa santé était redevenue satisfaisante.

Mme Paul Vernier et son mari venaient souvent à l'hôtel du Parc-des-Princes ; ils y étaient toujours admirablement reçus.

Au mariage de Carmen, la toilette de Mariane avait fait sensation ; on aurait juré, à voir cette mise somptueuse et les bijoux de prix qui la complétaient, que le jeune sculpteur avait déjà fait fortune à Paris ; et pourtant, depuis quelques mois seulement, il avait entrepris les travaux artistiques dont nous avons parlé, chez un financier beaucoup plus heureux que Ronan-Guinec, car le Mécène de Paul Vernier jouissait paisiblement de ses millions, dont le nombre augmentait chaque année.

Carmen et Firmin partirent dans la soirée pour accomplir leur voyage de nocces.

Un voyage de nocces est toujours un enchantement. La femme s'éveille dans la jeune fille, et heureuse de goûter, au bras de son mari, tant de sensations inconnues, tant de saveurs inédites, c'est sur lui qu'elle reporte, dans sa reconnaissance, le bénéfice et presque le mérite des découvertes qu'elle fait.

Aussi, quel charmant bagage d'impressions et de souvenirs on rapporte de cette excursion, qui semblerait quelquefois si banale, accomplie seulement cinq ans plus tard.

C'est l'âme en fête qu'on revient.

La main dans la main on a erré dans des pays inconnus, et tandis que les yeux ont contemplé des horizons nouveaux, le cœur s'est ouvert, lui aussi, à de nouvelles et ineffables jouissances.

On a cueilli une gerbe de frais souvenirs, que plus tard, enfoncé dans le rude sentier de la vie, on respire encore avec délices, quelque fanées qu'en soient les fleurs.

Ce sort commun des jeunes épousées devait-il être celui de Mme Saint-Hyrieix ?

Nous serons bientôt édifiés à cet endroit.

Carmen s'était mariée sans la moindre arrière-pensée. Nous savons comment le diplomate l'avait obtenue, nous avons noté les hésitations bien compréhensibles de la chère enfant.

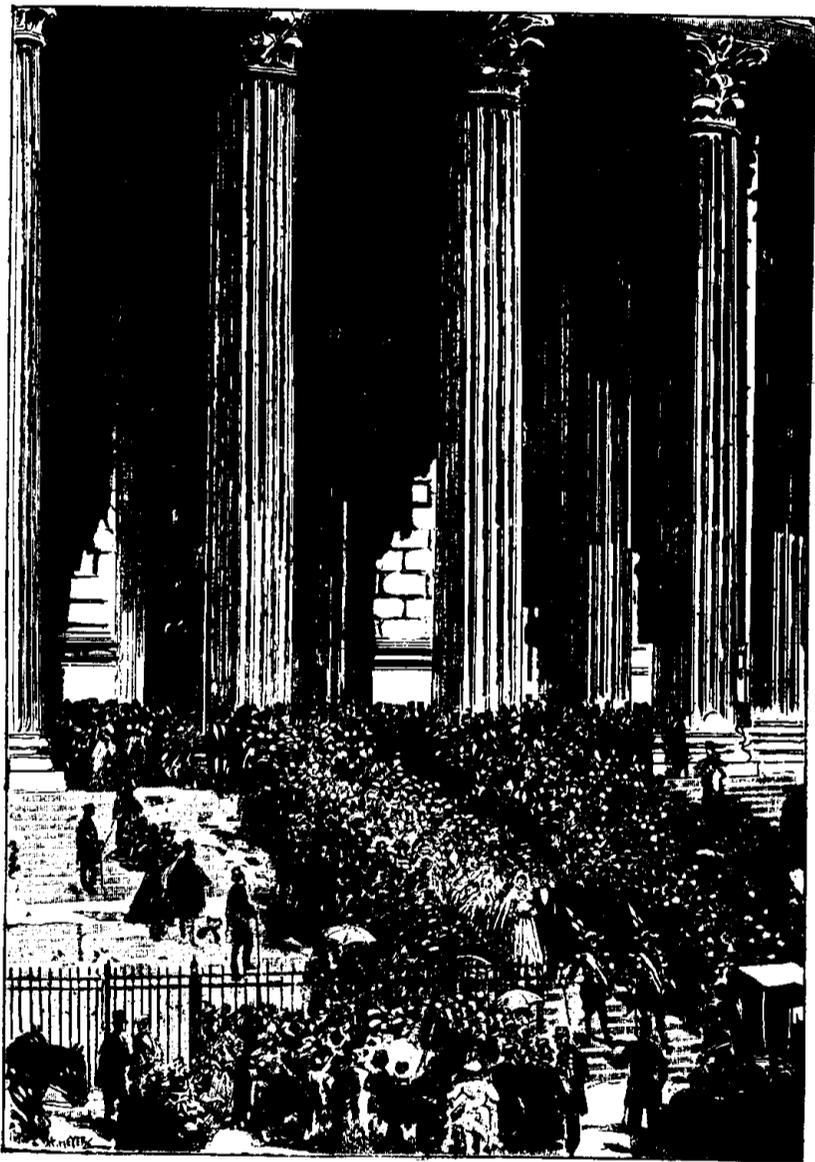
Mais, dès qu'elle eut consenti, ce fut dans un grand élan de probité du cœur qu'elle prit un engagement suprême vi-à-vis d'elle-même.

Elle voulait aimer son mari. Nous avons dit qu'elle avait demandé cette grâce à Dieu.

Elle comprenait ses devoirs impérieux. Les Kerlor ne devaient jamais faillir.

Au début du voyage, Saint-Hyrieix, plein d'attentions, de prévenances et de tendresses, parut à Carmen un compagnon charmant, un ami délicat.

La différence d'âge donnait à Firmin une autorité persuasive qu'une femme disposée à chérir son mari subit sans contrainte.



Le mariage de Carmen eut lieu au printemps de l'année suivante, à Paris, à l'église de la Madeleine.—Page 701, col. 1.

Elle crut un instant qu'elle n'avait pas su apprécier autrefois le diplomate à sa juste valeur. Elle se disait qu'elle trouverait en lui l'appui fort et doux que l'homme doit être pour la femme, et sans lequel la vie s'écoule et noire.

L'illusion ne dura pas longtemps.

Les analystes affirment que c'est surtout en voyage que se connaissent et s'éprouvent les caractères. M. de Saint-Hyrieix ne tarda pas à donner une fois de plus raison à cette vérité.

Le "petit voyage," comme on appelle généralement cette pérégrination traditionnelle entreprise par les deux époux se trouva en être un grand.

Saint-Hyrieix était très sincèrement épris de Carmen. Il approchait de la quarantaine ; la jeunesse et la grâce de Mlle de Kerlor l'avaient littéralement conquis, et il éprouvait réellement les sentiments qu'il avait exprimés.

Mais, Saint-Hyrieix était de la carrière. Le diplomate, pratique jusque dans ses extases, avait résolu de tirer parti de l'excursion conjugale et d'utiliser les loisirs de sa lune de miel en faveur de son avancement.

Saint-Hyrieix, tout en restant très pondéré et en ne se livrant jamais à des critiques acerbes contre les gouvernants, insinuait souvent qu'on aurait pu mieux employer ses talents.

Le mot de passe-droit n'effleurait jamais ses lèvres un peu minces ; cependant sa froideur devenait quelque peu amère quand il constatait que plusieurs de ses amis avaient été chargés de missions pour lesquelles il semblait né.

La fortune considérable qu'un héritage récent lui avait apportée, son mariage avec une jeune fille qui portait un des plus grands noms de Bretagne, lui avaient paru susceptibles de motiver le plus heureux revirement dans sa situation de diplomate trop souvent disponible.

Une poussée d'ambition, très légitime d'ailleurs en l'état, lui avait monté au cerveau.

Il voulait être ministre plénipotentiaire.

Mme de Saint-Hyrieix n'avait-elle pas toutes les qualités requises pour devenir bientôt la plus gracieuse des ambassadrices ?

Firmin décida donc sa femme à prolonger leur voyage, de façon à visiter les légations étrangères, où il s'efforcera de nouer des relations et de planter des jalons qui le rapprocheraient rapidement de son but. Bref, il désirait rattraper le temps perdu.

Carmen fut déconcertée par ces calculs subtils. Au cours de ces allées et venues intéressées, mais peu intéressantes pour une jeune femme, la sœur de Georges, qui au début, avait pu espérer réaliser ses rêves, ne tarda pas à voir clair dans son cœur.

Elle attribua à une sorte d'égoïsme personnel les plans auxquels son mari l'associait, bien qu'il lui jurât qu'il ne s'agissait que de leur bonheur commun.

Elle perça à jour cette nature concentrée, qui rapportait tout à sa vanité et s'inclinait seulement devant les puissances du jour.

Le ton compassé et protecteur que son mari gardait dans toutes les occasions de la vie lui déplut souverainement.

Carmen, si expansive, si affectueuse, si aimante, se heurtait à chaque instant à une solennité commandée, peut-être, par le protocole mais qui faisait bondir d'impatience la chère enfant.

Le doute ne fut plus permis ; la jeune femme, désabusée, énermée, éceurée, constata qu'elle n'avait jamais aimé son mari et qu'elle ne l'aimerait jamais.

Elle eut un accès de désespoir et s'accusa d'abord d'ingratitude ; mais elle ne parvint pas à se condamner.

Ainsi, c'était donc vrai ?

Ce qu'elle craignait confusément s'était réalisé ! Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée.

Elle avait vingt ans à peine ; elle était liée pour toujours à un homme qui avait presque le double de cet âge, à un homme qu'elle regardait déjà avec indifférence, à un homme qui n'avait pas su trouver le chemin de son cœur.

Malgré son inexpérience et son adorable frivolité, le tact de Carmen lui avait révélé assez vite ce qu'était Firmin de Saint-Hyrieix, ce que renfermait cette tête insignifiante et correcte de diplomate, cette poitrine déjà constellée de décorations, où le cœur ne battait que pour en rêver d'autres plus larges, plus bariolées, plus étincelantes.

Pour Carmen, en effet, Firmin était tout simplement un ambitieux vulgaire, non pas un ambitieux ardent, passionné, à grandes envolées et à vastes aspirations ; mais c'était un calculateur glacé, un de ces flegmatiques, étroits et prudents, pour lesquels le monde se résume en un mot.

Tout ce qui était du domaine du sentiment devenait quantité négligeable pour lui.

Oui, elle l'avait deviné, alors que peu à peu, en suivant une voie tortueusement progressive, à petites doses, pour ne pas brusquer ses candeurs de jeune femme éprise du beau, de la véritable grandeur, il lui avait exposé insensiblement ses insipides théories, lui demandant de seconder ses projets, de se montrer docile aux combinaisons de sa mesquine habileté.

Carmen ne serait pas plus longtemps l'associée, la complice de cet homme, dont elle répudiait dédaigneusement les puériles visées.

Ainsi, c'était bien fini.

Elle se répétait que jamais, jamais elle ne l'aimerait.

Un sentiment de souffrance passait sur le front de la jeune femme.

Et tous ses rêves enthousiastes de vierge, ses exquises chimères d'amour réciproque, de tendresse partagée, ses visions ensoleillées de bonheur éternel, au bras d'un être cher, à qui l'on rend avec usure l'adoration dont il vous enveloppe, tout cela aboutissait à cette glaciale et implacable réalité.

Saint-Hyrieix et sa femme étaient à Saint-Petersbourg. Firmin fidèle au mot d'ordre venu de haut, qui poussait déjà à resserrer tous les liens existant entre la Russie et la France, avait tenu à passer quelques semaines sur les bords de la Néva.

Carmen ne s'ennuyait pas trop en Russie, et cela pour deux raisons : d'abord l'affabilité des Slaves, qui tenaient à fêter le jeune

couple et à lui persuader qu'ils étaient dans une autre France du Nord ; ensuite parce que cette excursion était la dernière et que les époux, après ce séjour dans le Nord, rentreraient à Paris.

La jeune femme faisait déjà ses préparatifs de retour, quand Firmin entra dans sa chambre.

—Ma chère amie, s'écria-t-il, j'ai trouvé dans mon courrier une lettre très intéressante....

Carmen l'interrompit.

—J'espère qu'elle ne nous oblige pas à d'autres voyages.

—Non !... seulement...

—Il est convenu que nous rentrons en France.... Il me tarde d'embrasser ma mère, mon frère, ma belle-sœur....

—Moi aussi, ma chère Carmen, je désire goûter ces douces joies de famille....

—Eh bien ?....

La jeune femme eut un pressentiment vague ; elle se sentit subitement oppressée.

—Eh bien, répondit Saint-Hyrieix avec sa suffisance ordinaire, nous n'avons à compter qu'avec une petite modification d'itinéraire.

—Laquelle ?

—Il est important que nous passions par Stockholme.

Carmen porta la main à son cœur pour en comprimer les battements.

—Oui, continua tranquillement son mari, la lettre dont je vous parlais est du marquis de Birague.... C'est lui qui représente en ce moment la France là-bas.... Il s'intéresse beaucoup à moi et il se fait fort de m'indiquer certaine marche à suivre qui me conduise à ce poste....

Mme de Saint-Hyrieix s'écria frémissante :

—Je vous en prie, n'allons pas en Suède !

—Et pourquoi ? interrogea le diplomate sursautant.

—Parce que.... parce que.... Je vous l'ai dit tout à l'heure.... Nous sommes attendus à Paris.... Notre absence n'a que trop duré.

—Nous ne ferons que passer à Stockholme.... Le ville est d'ailleurs très intéressante.

—Monsieur, poursuivit Carmen, je vous en prie, ne changeons rien à ce qui a été arrêté entre nous....

Il eut un clappement de langue indiquant sa contrariété.

—Je ne comprends pas, fit-il, tout en semblant condescendre à discuter un caprice.... Ce retard sera insignifiant.... Le marquis de Birague sait que je suis à Pétersbourg ; il n'admettrait pas que je refuse de répondre à son appel.... C'est moi qui ai sollicité ses bons offices.... La Suède n'est-elle pas d'ailleurs sur la route de la France ?

Carmen ne répondit rien, ses yeux se voilèrent et son cœur battit à tout rompre.

Son mari tenait-il donc à ce qu'elle revît Robert d'Alboize ?

Elle ne pouvait pourtant pas lui dire qu'elle avait peur d'aller à Stockholm précisément parce que ce jeune officier s'y trouvait ; et pourtant, elle en prenait le ciel à témoin, elle s'était imposé l'oubli ; elle ne voulait pas que Mme de Saint-Hyrieix continuât les rêves de Mlle de Kerlor ; le passé n'existait plus.

Et voici que cet homme, ce mari, le faisait revivre brusquement, malgré elle, pour satisfaire son incommensurable orgueil.

Lasse de résister, la jeune femme eut un geste fataliste ; elle renonça à lutter contre un péril que son mari aurait dû apercevoir.

—Eh bien ! reprit Saint-Hyrieix, avec une pointe d'ironie, vous résignez-vous ?

Elle répondit :

—Je vous obéirai.

Il la regarda avec une certaine inquiétude.

.... Depuis qu'ils étaient mariés, c'était le premier nuage qui s'élevait entre eux, le premier qu'il apercevait du moins.—Il s'écria :

—Mon Dieu ! Pourtant, si cela vous contrariait trop....

Carmen avait déjà quitté la chambre.

M. de Saint-Hyrieix voulait aller à Stockholm !

Il n'avait pas compris quelle émotion éprouverait sa femme à revoir le jeune officier.

Si elle avait trouvé en Firmin l'époux digne de toutes les affections, la droiture de Carmen n'aurait pas subi un pareil combat.

Elle eût dit à Robert :

—J'aime mon mari ; il le mérite.... Puisque vous êtes son ami, vous deviendrez le sien.

M. d'Alboize aurait obéi loyalement et accordé toute son estime à un homme que Carmen avait librement choisi.

Mais la situation était tout autre. Mme de Saint-Hyrieix ignorait l'hypocrisie ; elle ne feindrait pas des sentiments que le diplomate avait été incapable de faire naître.

Que penserait Robert ?

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre

EN VOYAGE

En voyage comme à la maison ayez donc toujours une bouteille de *Baume Rhumal* sous la main.

CHOSSES ET AUTRES

—Le voile de mariage des japonaises leur sert aussi de linceul.

—Une collection complète d'insectes nécessite environ 25,000 spécimens.

—On prétend que les chevaux versent des larmes lorsqu'ils ont du chagrin.

—La vente des timbres-poste jubilaires a rapporté \$444,057 au gouvernement fédéral.

—L'inauguration officielle du chemin de fer du Drummond est définitivement fixée au premier jour de mars prochain.

—Le prix pour les œufs frais est actuellement, à Montréal, de 23 à 25 cents, et les œufs chaulés de 14 à 15 cents.

—En outre des nuances vertes dont nous avons déjà parlé comme devant être de mode au printemps, disons que le gris et vert ou le noir et vert se disputent également les faveurs du public.

—Le recensement de Saint-Jérôme fait par M. le curé Lafortune donne à la petite ville du Nord, pour 1897, une population de 3,348 âmes. C'est une augmentation de 421 sur l'année précédente.

—Le garde-forestier Tinsley, estime qu'il y a dans la province d'Ontario un million de chevreuils, soit un cinquième de plus que le nombre qui existait l'année dernière.

PAS DE RIVAL

Comme remède de famille le *Baume Rhumal* n'a pas de rival.

—Le steamer de la compagnie Australienne Canadienne *Warrimoo*, a débarqué récemment à Vancouver 180 mineurs australiens se rendant au Klondike. Environ la moitié d'entre eux-ci, en apprenant le froid et les privations qui les attendaient ont préféré s'en retourner par le bateau suivant.

—A Québec, le département des terres annonce, pour mardi, le 22 mars prochain, une vente assez considérable de limites forestières. Les lots offerts sont pour la plus grande partie situés dans les régions du lac Saint-Jean et du Saguenay. Quelques lots des agences de Saint-François, Saint-Maurice et de l'Ontario inférieur seront aussi mis en vente.

—La *Revue des Revues* (Paris, 12, avenue de l'Opéra), du 1er février 1898, contient : Le centenaire d'un héros oublié, (Les français à la délivrance de l'Irlande) (I et II) (6 gravures), par V. Gribayédoff ; Un laboratoire de psychologie à Paris (6 gravures), par N. Vachide ; La résurrection de la klecksographie (12 gravures), par le comte L. de Norvins ; Les espionnes et dames voilées en France, par R. Deberdt ; Mémoires inédits d'un grand seigneur russe, par le comte Boutourline ; Le Kholstomier (3 gravures), par le comte L. Tolstoï ; La transmission des images par le télégraphe (4 gravures), par le Dr L. Caze ; Le bréviaire d'amour, par C. Banville ; La résurrection du roman historique en Allemagne, par R. Scharf ; La ville mystérieuse du Honduras (6 gravures), par E. Lacordaire ; Analyse des *Revue*s ; Curiosités et documents ; Caricatures politiques (12 gravures). Prix de l'abonnement par an : Paris et la France, 20 francs ; Etranger (Union postale), 24 francs.

CECI EST VRAI

Le *Baume Rhumal* est bon à prendre et soulage de suite toutes les affections de la gorge et des poumons. 25c partout.

BLUETTES

QUAND IL HÉRITE

L'aéronaute se porte aux nues ;
L'anatomiste prend un air crâne ;
Le boucher se tord les côtes ;
Le chauffeur mène grand train ;
Le chansonnier se donne des airs ;
Le charcutier fait le grand saigneur ;
Le chemisier se pousse du col ;
La culottière arrive à doubler ses fonds ;
Le fabricant de crayons change de mine ;
Le fruitier fait sa poire.

LE CURÉ ET LE PAYSAN

Un paysan, ayant perdu sa moitié après sept ans de mariage, se décide à se remarier.

Le surlendemain de la cérémonie, le brave homme se rend chez le curé pour régler "la petite note". Le bon pasteur fait connaître son tarif.

—Diantre ! diantre !... s'exclame le paysan, mais c'est bien cher, monsieur le curé.

—Comment, bien cher ?... Voyons, Gros-Jean, tu dois cependant te rappeler que je t'ai marié une fois, il y a sept ans... Eh bien ! les prix n'ont pas changé...

—Possible ! m'sieu le curé, possible... Mais ça ne fait rien. J'aurais jamais supposé que vous me prendriez aussi cher pour un ressemelage que pour du neuf !...

LE PRÉDICATEUR MUSULMAN

Une vieille histoire orientale rapporte qu'un jour, un prêtre musulman monta en chaire, et s'adressa ainsi à son auditoire :

—O mes fidèles, savez-vous ce que je vais dire ?

—Non, répondirent-ils.

—Alors, ce n'est pas la peine que je perde mon temps pour des personnes aussi stupides !

Le jour suivant il monta en chaire et demanda :

—O fidèles croyants, savez-vous de quoi je vais vous parler ?

—Nous le savons, dirent-ils.

—Alors, je n'ai pas besoin de vous le dire.

Le troisième jour, le prédicateur leur ayant fait la même question, ils répondirent :

—Certains le savent et d'autres ne le savent pas.

—Eh bien, s'écria-t-il, que ceux qui le savent le disent à ceux qui ne le savent pas !

NOTES AGRICOLES

—Avec rien on n'a rien. L'homme qui veut cultiver sans engrais arrive au bout de sa corde. Les cultivateurs mêmes, dans une terre neuve, reconnaissent qu'il faut du fumier, et du bétail pour en fabriquer.

—Il est très facile, en quelques jours, de s'assurer de la faculté germinative d'une graine. Il suffit de remplir une ou plusieurs petites terrines de bonne terre ou de terreau et d'y semer soit cinquante ou cent graines de la semence qu'on veut expérimenter, d'arroser légèrement ces terrines avec de l'eau tiède additionnée de quelques gouttes d'ammoniaque, et de les placer dans un endroit chaud dont la température est comprise entre 54 et 114 degrés Fahr. Cinq à dix jours suffisent ordinairement pour voir apparaître les germes. Alors on compte ces derniers et on détermine aisément la faculté germinative des graines expérimentées.

—Un grand éleveur de moutons dit les sages paroles suivantes : Quatre-vingt-quinze pour cent des maladies qui sévissent dans la bergerie pendant l'hiver, dépendent de ce que cette dernière est trop chaude, malpropre et mal aérée,

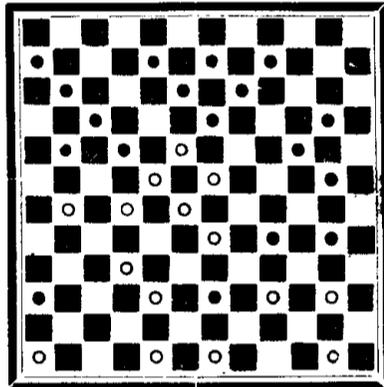
que les moutons sont exposés à des changements trop subits de température, qu'ils passent d'un milieu très chaud dans un autre trop froid, qu'on les laisse exposés à la neige, qui fond sur eux, et aux pluies froides. Comme il vaut mieux prévenir la maladie que de la guérir, le cultivateur soigneux, tâchera d'éloigner de ses moutons toutes ces causes de contagion.

—N'entreprenez jamais la culture des fruits, à moins que vous ne soyez complètement convaincus que cette culture doit se faire comme les autres, que pour être payante, il faut que vous y donniez du soin. Les arbres fruitiers, pas plus que l'avoine, les patates, le blé d'Inde ne doivent être laissés à eux-mêmes ; ce n'est pas tout de les planter, il faut les soigner, les tailler, les nourrir, les cultiver, c'est-à-dire tenir le terrain où ils croissent, dans un état de culture parfaite. Si vous n'êtes pas disposés à faire cela, ne plantez pas d'arbres fruitiers ; car si vous le faites, ces arbres vous causeront plus de déboires que d'agrément, ils rapporteront peu et ne paieront pas ce vous dépenserez pour eux.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 210

Composé par M. N. Contant, Montréal
Noirs—18 pièces



Blancs—15 pièces

Les blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLÈME No 209

| Blancs | | Noirs | |
|--------|----|---------|----|
| 16 | 10 | 15 | 17 |
| 32 | 26 | 20 | 24 |
| 3 | 68 | 72 | 61 |
| 1 | 40 | 24 | 46 |
| 67 | 52 | gagnent | |

CONSOMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse.—Indiquer ce journal en écrivant.—S'adresser à W. A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

Trente ans de succès

GUÉRISON CERTAINE

en 2 heures

des COLIQUES et NAUSEES

sans AUCUNE PURGATION

ni avant ni après

du

VERSOLITAIRE

par les CAPSULES

L. KIRN

à l'Extrait éthéré de FOUGÈRE MÈRE Paris sans Calomel.

M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARIS, Pharmacie **KAUFOW**, 54, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Fourrures

Trente ans d'expérience me permettent de donner les meilleures Fourrures aux plus bas prix possible.

Casques

Des plus beaux matériaux sont justement la spécialité maintenant.

ARMAND DOIN

MANCHONNIER

1584 Rue Notre-Dame

En face du Palais de Justice.

Flacon : 5 fr. Franco : 6 fr.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le

LAIT ANTÉPHELIQUE

ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Désinfectant, et sans Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc. Conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il nettoie, on le sait, Masques, Taches de rousseur.

Il date de 1849

CANDÈS, Paris

PLUS D'ASTHME

Oppression, Catarrhe,

PAR LES

CIGARETTES CLÉRY

et la **POUDRE CLÉRY**

Ont obtenu les plus hautes récompenses

Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)

Dépôt dans toutes les Pharmacies.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle

Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.00 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30c.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi

| | | | | |
|---------|----------------|-----|-----|-----|
| ABONNE- | Paris et Seine | 50f | 26f | 14f |
| MENT | Départements | 56f | 29f | 15f |
| | Etranger.... | 62f | 32f | 17f |

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ** : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs, Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

U. PERREULT

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Avez-vous besoin d'une montre ?

Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux : Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Jueber est gravée, la couche d'or est parfaite. — Ne s'use pas. Grandeurs pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner: si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la ; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50 : ce n'est que juste.

L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La courbe d'or à 14 carats très épais. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, nous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix essai.

Royal Manufacturing Co.
334 Dearborn St., Chicago

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire
DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, trois pages de feuilleton et des nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchés et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

G.-A. Nantel
Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel
Administrateur.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,



Fausse dents

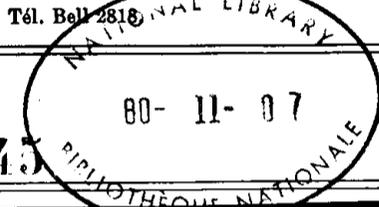
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818



35045

LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA



GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

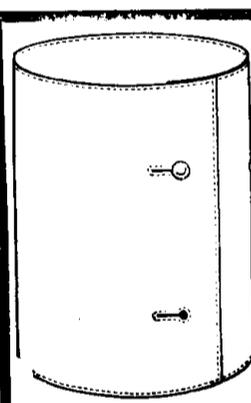
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Lévesque)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.



CHAPEAUX | CHAPEAUX | |

Nous venons justement de recevoir, des principales maisons d'Angleterre, de France et des Etats-Unis, ce qu'il y a de plus nouveau, et les prix sont excessivement bas. Les formes, pour ce printemps, sont remarquablement bien choisies.

Comme d'habitude, notre assortiment de chemises et de merceries défie toute compétition sous le double rapport de la qualité et du bon marché.

Chemises à ordre, \$18.00 à \$21.00 la douzaine. Ce département a acquis une réputation dont nous sommes fiers, et plus que jamais nous sommes résolus à la soutenir.

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les lundis.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye. **MARION & MARION, EXPERTS.** No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398. Mentionnez ce Journal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers. **MUNN & Co.** 361 Broadway, New York Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.



LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

60, Rue de Lille, Paris. Un numéro spécimen envoyé gratuitement. Vous, convainquez qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et la meilleur marché entre tous

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussé.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTREAL

Achète des débitures et autres valeurs désirables.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'Ecriture Droite," par J. Ahern.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION :

60,239

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

L'APRES-MIDI Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 7283 MONTREAL
- MARCHAND 843 P.Q.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, réparatives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 18, r. des Deux-Portes, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCANT.